

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14<sup>ME</sup> ANNÉE, No 710.—SAMEDI, 11 DÉCEMBRE 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES,  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cent  
Insertions subséquentes - - - - 5 cent  
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS.—La Vierge aux Rochers

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 11 DECEMBRE 1897

## SOMMAIRE

**TEXTES.**—Echos de Québec, par J. Saulais.—La puissance de l'orgueil, par J. Benard.—Hon. S.-N. Parent M.P.P., par J.-E. Robitaille.—Poésie : Patrie, par A. Ferland.—Faits et légendes de 1837-38 : Le crime de l'habitant (avec gravure), par F. Picard.—Les diners de l'ancienne Rome.—Un coucher du soleil.—Poésie : Pièce de vers, par A. Hurteau.—La Saint-Nicolas, par F. Picard.—Bibliographie.—Nos gravures.—Rêverie.—Sculpteur sur marbre, par Emil Nelligan.—Petite poste en famille.—Explication des gravures de mode.—Faits scientifiques.—Primes du mois de novembre.—L'art culinaire.—Jeux et amusements.—Choses et autres.—Feuilleton : Les deux gosses.

**GRAVURES.**—Beaux-Arts : La Vierge aux Rochers.—Eglise de Saint-Denis, telle qu'elle existait lors des troubles de 1837.—A travers le Canada : La nouvelle gare du Grand-Tronc à Saint-Henri ; Excursionnistes au Lac Chaud (canton Nantel).—Au Gambodge : Promenade à éléphant organisée par Mme Ducos, femme du résident-général.—Histoire naturelle : L'opossum et ses petits.—Gravures de mode.—Rêverie.—Le nœud gordien (comique).—Gravure du feuilleton.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## ECHOS DE QUÉBEC

L'Union Commerciale, le 10 novembre, invitait, dans ses salles, rue de l'Eglise, ses membres à venir déguster les succulents mollusques qu'on appelle : huîtres, et dont un malin s'est plu à faire le symbole de la bêtise. Bête comme une huître... mais, mauvais plaisant ou pion pédant, je vais vous démontrer, *ab absurdo*, que rien n'est moins bête qu'une huître puisque... C'est cocasse autant qu'imprudent, à moi, de prendre la défense des huîtres, je risque fort de mériter le surnom de... mollusque, car, après tout, ce que l'on désire chez elles, c'est qu'elles soient fraîches, de bon goût et qu'elles se laissent ouvrir facilement, peu nous importe si ce que l'on dit d'elles est vrai ou faux.

Les huîtres offertes au souper de l'Union Commerciale avaient toutes les qualités pour être mangées avec goût et appétit. Après leur avoir fait un juste honneur et les avoir arrosées de nombreuses santé, d'un bon vin, il y eut discours, chansons, déclamations, danses, etc., et il serait impossible de calculer le nombre de bons mots qui se sont dits.

Les salles étaient magnifiquement décorées de tentures relevées d'écussons aux symboles appropriés, les principales associations de la ville y étaient repré-

sentées, et on s'y est amusé franchement et grandement, je ne vous dis que ça !

\* \*

Le Cercle Catholique de Saint-Roch a été dissous dernièrement. Suivant ses statuts à l'article : dissolution, il devait faire don de ses biens pour une fin de charité. C'est à la fabrique de Saint-Roch que sont échues toutes ses propriétés et sa magnifique bâtisse de la rue Saint-François a été agrandie, aménagée de manière à en faire un hospice pour les vieillards malades ou infirmes, et ceci, grâce à l'infatigable zèle du curé, M. Gauvreau, qui a aussitôt saisi avec empressement l'occasion qui s'offrait à lui de répandre dans Saint-Roch les bienfaits de son inépuisable charité. M. le curé Gauvreau a déjà jeté les bases, dans sa nouvelle cure, d'une bibliothèque considérable et rendue presque publique par la modique souscription d'abonnement. Il veut aussi fonder un refuge pour les enfants des nécessiteuses qui sont obligées d'aller en service le jour et qui laissent leurs enfants sans surveillance ; ce sera le complément de l'hospice. Là les mères pourront, sans inquiétude, laisser leurs enfants et les reprendre le soir sans craindre qu'un mauvais exemple soit venu frapper leurs regards : là il y aura des gardiens, des jeux et de la nourriture et les petits seront traités avec bonté.

Ce sont de nobles projets que ces trois œuvres de charité. Ils comblent une lacune qui existait dans la paroisse depuis longtemps, et personne autre que le Révérend M. Gauvreau, dont le zèle énergique est connu de tous, ne pourrait conduire à point ces entreprises charitables.

\* \*

L'autre jour, dans la salle des promotions de l'Université Laval, les écoliers, aidés de quelques étudiants, jouaient une comédie de Labiche, pour le profit de la Société de Saint-Vincent de Paul des Etudiants.

L'élite du public québécois y était représentée et la pièce, quoique n'étant pas une nouveauté, a été beaucoup applaudie. *Le voyage de M. Perrichon* a été rendu avec un brio remarquable par les jeunes artistes. M. J. Talbot, dans Perrichon père, a été superbe ; MM. Devarennes et Mayrand dans Armand Desroches et Daniel Savary, ont été admirés. Les élèves du séminaire ont chanté avec goût pendant les entr'actes ; pour finir, on a donné une amusante opérette : *Le 66*. Bref, charmante soirée.

On remarquait, aux sièges d'orchestre, Son Honneur le lieutenant-gouverneur, sir A. Chapleau, les honorables juges Routhier et Lemieux, l'honorable M. Dechêne et Mme Dechêne, et bon nombre d'autres notabilités.

\* \*

Députés, le gouvernement  
A grand besoin de vos lumières.  
Il convoque le Parlement...

La première session du neuvième parlement s'est ouverte le 23, avec les cérémonies ordinaires, pompeuses, grandioses et solennelles, qui accompagnent chaque ouverture de session.

Des policiers ont contenu la foule,  
Un triple hurra retentit au dehors,  
L'airain mugit, on dirait que tout croule  
Et le tambour bat dans les corridors.

Après l'élection de l'orateur, M. Jules Tessier, le lieutenant-gouverneur donna lecture du discours du trône. Si j'ai bien compris ce discours, qui est comme le programme que suivra le nouveau gouvernement, on adopte la politique du cabinet précédent en ce qui a rapport à l'agriculture et à la colonisation. On fait bien, car il eût été difficile, je crois, de trouver quelque chose de plus avantageux et de plus pratique que la conduite précédemment suivie à cet égard.

On veut aussi, toujours d'après le discours du trône, créer un ministère d'Instruction Publique, qui remplacera le Conseil. Je ne sais si par ce changement l'éducation sera mieux contrôlée et dirigée par le nouveau ministère que par l'ancien Conseil composé des sommités religieuses et laïques de la province.

Qui vivra verra ! En attendant, je souhaite longue vie au nouveau cabinet Marchand, et, avec Rémi Tremblay, je chante sans malice :

Nos députés vont reprendre l'ouvrage  
Et prononcer des discours ennuyeux ;  
Nos sénateurs, redoublant de courage,  
Pour mieux dormir s'étendront de leur mieux.

\* \*

La Sainte-Catherine est passée. Vous dire tout ce qui s'est mangé de tire dans notre bonne ville de Québec, organisé de sauteries, lancé d'oeillades, joué d'évantaux et flirté, est incroyable ; vous répéter tout ce qui s'est dit formerait un gros in-quarto. Aussi, comme je ne veux pas écrire de volume, je tairai les divers propos tenus ; si jamais j'ai le malheur—que Dieu m'en garde—d'écrire un volume, je ne choisirai pas un des sujets discutés ce jour-là. Mais, ce que je dirai, c'est que je connais plusieurs brunettes et blondinettes qui se sont poudré les cheveux en ce jour, qui seraient bien surprises si le temps, après beaucoup d'années, saupoudrait sur leur belle chevelure la poussière blanche... sans qu'elles aient pu allumer le flambeau de l'hyménée, et que, sans avoir aucun goût pour le célibat, elles coiffassent Sainte-Catherine, vierge et martyre.

Elles seraient très surprises, mais elles ne le seront pas. Leurs cheveux blanchiront, mais seulement dans cinquante ans, alors qu'elles ne se souviendront plus de la Sainte-Catherine de 97, et qu'il ne leur restera qu'une vague souvenance de leur toilette de mariée. C'est la grâce que je vous souhaite, Mesdemoiselles...

*Jacques Saulais*

## LA PUISSANCE DE L'ORGUEIL

Le Génie inspirateur du Moyen Age, Satan, rôde dans notre cité et la domine. La terreur qu'il mit dans les âmes des siècles passés ne serait qu'un pauvre épouvantail pour nos contemporains : il les asservit par l'orgueil.

Non l'orgueil d'être la force qui lutte contre les éléments et viole la nature, ou celui d'être la pensée qui explique l'Univers d'où Dieu fut rayé ; mais l'orgueil né du consentement de son geste et de la correction du costume.

Dans notre société, il y a avant tout, les riches. Leur puissance véritable se cache sous des formes multiples et que nous comprenons mal, elle se lie intimement à la puissance des Etats et nous ne la sentons qu'indirectement. Mais ces riches se manifestent immédiatement à la foule par le soin de leur costume et la recherche de leurs gestes.

Or ici, chacun, insoucieux de la formidable puissance de la fortune, n'essaye qu'à s'égaliser aux riches par le costume et par le geste. La foule peine, sue, travaille, et nul des individus qui la composent ne veut paraître peiner, suer, travailler. Il veut que la coupe de son veston ou son mode d'offrir une allumette le fasse reconnaître pour un de l'élite. Il y a par la ville une expression courante dont chacun s'honore, et dont n'importe qui se pare : *gente decente*, elle ne saurait se traduire que par gent qui peut-être confondue avec les riches. Quand la confusion a lieu, l'orgueil est satisfait.

C'est une lutte pour paraître, une préoccupation constante des esprits, un soin absolu de la tenue qui donne un caractère particulier de banalité confortable à la foule. Tous les plis rigides des vêtements d'hommes enserrant les mêmes bustes, des gestes saccadés identiques ôtent les coiffures pour les saluts, tous les pas ont la même raideur ; les réunions d'hommes sont toujours des enterrements de chefs de division d'un ministère.

Les couleurs voyantes des costumes féminins tirent trop l'œil, les jaunes, les verts, les rouges fleurissent

hardiment les corsages bien ondulés, mais même au hâle des visages on ne saurait distinguer l'ouvrière de la patricienne : tant l'une et l'autre sont chargées de poudres et de fards.

De tels orgueilleux ne connaissent pas les affres du doute : la pensée veut la solitude et le silence où leurs avantages d'élégance s'annulent. Les chemins battus et rebattus où les générations serviles ont passé leur suffisent. L'avenir qui gronde auprès d'eux les ennuie et les verrues du vieux monde sont charmantes, puisqu'elles font ressortir leur grâce et leur élégance.

La vertu trop austère, la science dont l'orgueil infini est une énigme gênante pour ces possédés modernes, ne sont pas d'assez sûres bases pour leur morale. Car loin de la pure morale enseignée dans les collèges, et prônée dans les chaires, il en existe une autre née dans la cité du choc des passions, des faits, des êtres et qui gouverne la vie. Nul code ni nul philosophe ne l'a formulée, mais tout un peuple la pratique.

En tel lieu cette morale mettra le souverain bien dans la possession de forts biceps, et tel autre dans la compréhension des signes mystiques écrits aux cieux par les étoiles. Ici elle mettra sa fin dans la fortune, ou dans la possibilité de paraître constamment riche.

Satan ne peuple plus les cités de monstres effroyables, de démons furieux qui grimpent sur les murs des cathédrales ; mais il emplit encore nos rues de grotesques témoins de sa puissance.

Il entre dans les maisons, à son gré, et de l'orgueil qu'il guide, il grimpe dans les demeures. Voyez cette maison à décoration prétentieuse, à festons de crachats et de boue. Penchez-vous à l'une des deux fenêtres ouvertes sur la rue et garnies de rideaux drapés en portières et reprisés en maints plis artistement cachés. C'est une salle assez grande garnie d'un mauvais sofa, de fauteuils antiques et de chaises en bois dédoré.

Une console porte des photographies de famille, une glace vitreuse réfléchit mal des formes indécises. Un piano meurt dans un coin. Par terre un tapis couvre du carreau brisé.

C'est là le salon, qu'il faut avoir, qu'il faut montrer aux visites, aux passants mêmes.

Mais si vous entrez dans cette maison, vous verrez que des volets ferment minutieusement la salle à manger, les chambres où l'on dort ; et si par un entrebaillement de porte vous pouvez voir dans ces pièces closes, vous comprendrez que l'orgueil punit les possédés en les forçant à cohabiter avec la gêne, à vivre leur vie intime avec la misère.

JOSEPH BENARD.

### HON- S.-N. PARENT, M.P.P.,

MINISTRE DES TERRES DE LA COURONNE ET MAIRE DE QUÉBEC

Chaque fois qu'il m'est donné de rencontrer un homme qui, par ses idées larges, son ardent patriotisme, ses nobles aspirations, travaille sérieusement et avec énergie au bien général de son pays ou à la prospérité de sa ville natale—car l'un et l'autre, tour à tour, peuvent prendre ce titre si cher de patrie—avec joie je lui accorde tout mon respect, toute mon admiration. Que cet homme partage ou ne partage pas mes opinions, qu'il appartienne à une école politique autre que la mienne, que ses ennemis me le représentent sous un faux jour et sous toutes sortes d'aspects, qu'importe, j'applaudis sincèrement et de tout mon cœur à la renommée et au prestige qu'il a su conquérir par la force de son talent, et celui-ci me paraît d'autant plus grand, que le mobile de ses actes comme homme d'Etat, législateur ou administrateur, est puisé aux sources les plus pures de la justice et de la raison.

Si, de plus, cet homme appartient à cette belle race canadienne-française, qui est aussi la mienne et qui, après chaque lutte qu'elle eut à soutenir pour la défense de sa langue, de sa religion et de ses lois, s'est relevée plus belle et plus forte que jamais, comme autrefois Antée en touchant la terre, alors tout ce res-

pect et cette admiration se changent en un véritable orgueil.

Voilà les sentiments et les idées qui m'animent au moment où je présente aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ la photographie, bien connue déjà, et les quelques notes qui suivent sur notre estimé maire de Québec.

L'honorable Siméon - Napoléon Parent est né à Beauport, le 12 septembre 1855, du mariage de sieur Paul Parent et de dame Luce Bélanger.

Il étudia à l'Université Laval de Québec où il remporta ses premiers succès par la médaille d'or de Lord Dufferin ; ceux-là bientôt après furent couronnés par son admission à la pratique du droit.

Avocat d'abord, ensuite conseiller municipal, puis maire de la vieille cité de Champlain, élu député lors de la création du siège électoral de Saint-Sauveur et réélu par acclamation aux élections de 1892, nommé ministre de la Couronne le 26 mai 1897 : tout cela s'est accompli dans l'espace d'une dizaine d'année. Si l'on dit, parfois, en parlant de quelqu'un favorisé plus qu'à l'ordinaire par le sort : " Il est né sous une bonne étoile..." je crois, franchement, que celle qui a présidé à la destinée de l'honorable S.-N. Parent fut une étoile de première grandeur. Peu de nos concitoyens, en effet, ont atteint si promptement un aussi haut point de l'échelle sociale.—*Promptemene* ne veut pas dire, toutefois, qu'il est arrivé ainsi au comble des honneurs



Photo. Montmigny & Cie, Québec

L'HONORABLE S.-N. PARENT

par ce que l'on peut appeler un coup d'Etat, ou encore à la faveur d'une effervescence populaire, ou même par le concours inespéré de circonstances fortuites qu'il n'aurait eu qu'à utiliser : non ; d'ailleurs, en eût-il été ainsi, je n'aurais eu confiance ni dans l'homme, ni dans la stabilité de sa position ; neuf fois sur dix la vague furieuse qui assaille en mugissant le rivage remporte dans ses plis l'objet que l'instant auparavant elle y avait jeté.

La cause réelle des succès de l'honorable S.-N. Parent fut donc, plutôt, l'œuvre d'un travail constant uni à ce pouvoir magique qu'enfante la volonté ; certes, le talent a beaucoup aidé à son travail, mais celui-là sans celui-ci n'a jamais, que je sache, opéré de merveilles.

Il y a de plus ce caractère sympathique dont il est doué, et qui a valu à sa popularité un grand nombre de suffrages. L'homme, d'ailleurs, savait ce qu'il devait être ; il s'y était préparé depuis longtemps et avait su, en bon diplomate, attendre que les événements vinssent mûrir le fruit de ses études et de ses conceptions.

Il a donc préparé les voies ; rien d'étonnant, alors, qu'il ait fait tant de chemin en aussi peu de temps. Il est à peine âgé de quarante-deux ans... qui sait ce que l'avenir lui réserve ? Quant à moi, je lui souhaite d'autant plus de succès, que je vois en lui un bon et loyal Canadien-français doublé d'un habile et sage administrateur, et que ce n'est qu'à ces titres que j'envisage maintenant les choses. Nous laisserons donc à d'autres le soin de parler de sa carrière politique pour nous occuper exclusivement de ses actes comme maire.

Québec, depuis longtemps, pour se relever, et sortir

de l'ornière le char du progrès qui s'y était enfoncé, sentait le besoin d'une main ferme et énergique, d'une volonté à toute épreuve, et d'une sage administration de ses affaires ; l'honorable S.-N. Parent put accomplir toutes ces choses. Pour cela, il mit de côté les vieilles routines et les vieilles méthodes, et sut, par des actes prudents et réfléchis, ramener la prospérité de notre ville et enlever à la population, malgré elle et sans qu'elle parût s'en apercevoir, les préjugés et les opinions pessimistes ou rétrogrades qu'elle avait manifestés jusque-là, et qui avait nui considérablement à son bien-être...

Une fois qu'il avait conçu un projet, qu'il en avait arrêté les grandes lignes et qu'il en prévoyait de bien-faisants résultats pour l'avenir, il mettait toute son ardeur et ses capacités à le faire triompher, et toujours il a réussi malgré l'opposition qu'on ait pu lui faire quelquefois. C'est ainsi qu'on lui doit le nouvel Hôtel de Ville qui eut l'immense avantage de coûter excessivement bon marché tout en étant une très grande et très belle construction ; de dérober ensuite à la vue un vaste terrain laissé à l'abandon et qui était une tache aux yeux de tout étranger qui visitait notre ville. Nous lui devons encore le parc Victoria que quelques-uns et le plus grand nombre, appellent le parc Parent, nom qu'on lui avait d'abord donné ; il aimait mieux, cependant, par délicatesse, lui donner le nom de notre Gracieuse Souveraine.—La création de ce parc fut la cause d'une violente polémique dans les journaux ; on critiqua beaucoup le projet ; mais son énergie sut encore une fois triompher des obstacles, et tous se plaisent maintenant à reconnaître la sagesse d sa manière d'agir.

Nous devons aussi à son énergie la construction du chemin de fer électrique qui fait le tour de nos rues et... l'ébahissement de quelques-uns qui, jadis, ne voulaient pas entendre parler de cela.—S'il n'en fut le promoteur, il fut, du moins, le premier à prendre l'initiative de l'entreprise. L'honorable S.-N. Parent mérite de plus le nom d'habile financier.—Malgré les importants travaux qu'il fit exécuter depuis son élection comme maire, les citoyens de Québec virent chaque année avec un extrême satisfaction que le bilan qui leur était soumis faisait honneur à l'administration de leurs affaires, il se soldait toujours par un surplus ! chose inouïe et peu commune non-seulement pour Québec, mais pour un grand nombre d'autres villes importantes. Il sut aussi récompenser la population de la confiance qu'elle avait mise en lui en diminuant considérablement, par la conversion de la dette, le fardeau qui pesait sur ses épaules...

Je ne saurais, en terminant, passer sous silence son étonnante activité ; président de la Compagnie du Pont, avocat, maire, ministre, chacune de ces choses réclame une bonne partie de son temps, et cependant chacune d'elles en a pour sa part autant que si elle 'avait tout entière.

Les amis de l'honorable S.-N. Parent, on peut le concevoir, sont incalculables ; par contre, ses ennemis sont peu nombreux ; d'ailleurs, en eût-il plusieurs que cela ne m'étonnerait pas ; car, dit un proverbe arabe : " On ne tourmente pas les arbres stériles et desséchés ; ceux-là seulement sont battus de pierres, dont la tête est couronnée de beaux fruits d'or."

Je suis donc sûr, à cause de ce qui précède, d'être l'interprète des nombreux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ en souhaitant à l'honorable M. Parent une longue vie, embellie de succès de plus en plus grands.

JULES-E. ROBITAILLE.

Québec, novembre 1897.

### LA PARESSE

Ne vous laissez jamais aller à la paresse ;  
Faites tous vos devoirs avec la même ardeur ;  
Le dégoût suit toujours l'indolente mollesse,  
La peine surmontée augmente le bonheur.

MOLIÈRE

## PATRIE !

Canada ! Canada ! terre immense et féconde !  
Nouvelle Gaule assise au nord du nouveau monde !  
Héroïque pays d'espérance et d'honneur !  
Vaste sol qui de l'onde océanique atlantique  
Jusqu'aux flots azurés de la mer Pacifique  
Déroule avec orgueil son altière splendeur !

Canada ! Canada ! toi que le ciel protège,  
Toi qui sous ton manteau de verdure ou de neige,  
Dans l'ombre de tes bois verdoyants ou jaunis,  
Sur les bords de ton fleuve aux grandes eaux sereines,  
Du sommet de tes monts et du sein de tes plaines  
Es pour le Canadien le plus beau des pays !

Gloire à toi ! nous t'aimons et l'étranger t'admire !  
Gloire à toi, Saint-Laurent dont je ne saurais dire  
La beauté sans amour, ni le nom sans fierté !  
Qu'à jamais, fleuve aimé, tes rives nous soient chères  
Et rappellent toujours que le sang de nos pères  
S'épancha pour ta gloire et pour ta liberté !

*Albert Gervais*

## FAITS ET LÉGENDES DE 1837-38 (\*)

## LE CRIME DE L'HABITANT

(Suite)

« Les Chouayens avaient envahi le village. Durant l'orgie à laquelle ils se livrèrent dans les caves de M. Girouard, orgie à laquelle j'assistais, ils tramèrent la ruine de Saint-Benoît. Après avoir brisé les meubles, lacéré les tapis, les literies, ils firent un feu de joie de la maison du chef des Patriotes.

« Je leur proposai d'aller mettre le feu à l'église... »

Le bon prêtre sursauta avec un mouvement de recul.

L'homme suait, sa face était crispée convulsivement :

— Vous avez horreur, monsieur le curé ! Ce n'est rien encore...

Le curé avait ramené sa chaise près de celle du misérable. Lui prenant la main avec bonté :

— Continue, mon pauvre ami ; je comprends que tu as souffert.

— Une cinquantaine de soldats avinés et moi, nous arrivâmes à l'église. J'allai directement à l'autel ; tandis que quelques-uns de ces hommes revêtaient les ornements sur leurs uniformes militaires, j'avais brisé le tabernacle, sorti les vases sacrés.

« Les hosties furent jetées sur le sol, piétinées par ces hommes... mais moi... oh ! c'est épouvantable ! (1).

Il eut de rauques sanglots ; sa poitrine se soulevait en saccades précipitées, il étouffait.

« Moi... je tirai mon couteau de poche... avec rage, avec frénésie, fou d'une folie de damné, je frappai en aveugle ces hosties, blasphémant et hurlant comme un possédé !... Vous savez ce que firent les soldats. »

Du revers de sa manche, il essuya les grosses gouttes de sueur qui l'aveuglaient.

« Nous fîmes un bûcher des bancs mis en pièces, nous y mimes le feu : et dans les flammes crépitant, je jetai les hosties une à une... moins cependant une seule, que je mis dans mon mouchoir pour la rapporter ici.

« Les flammes s'étaient vite propagées : le feu était à la voûte, j'étais toujours là, voulant voir si les hosties sortiraient du brasier : il n'y eut point de miracle. »

L'homme râlait...

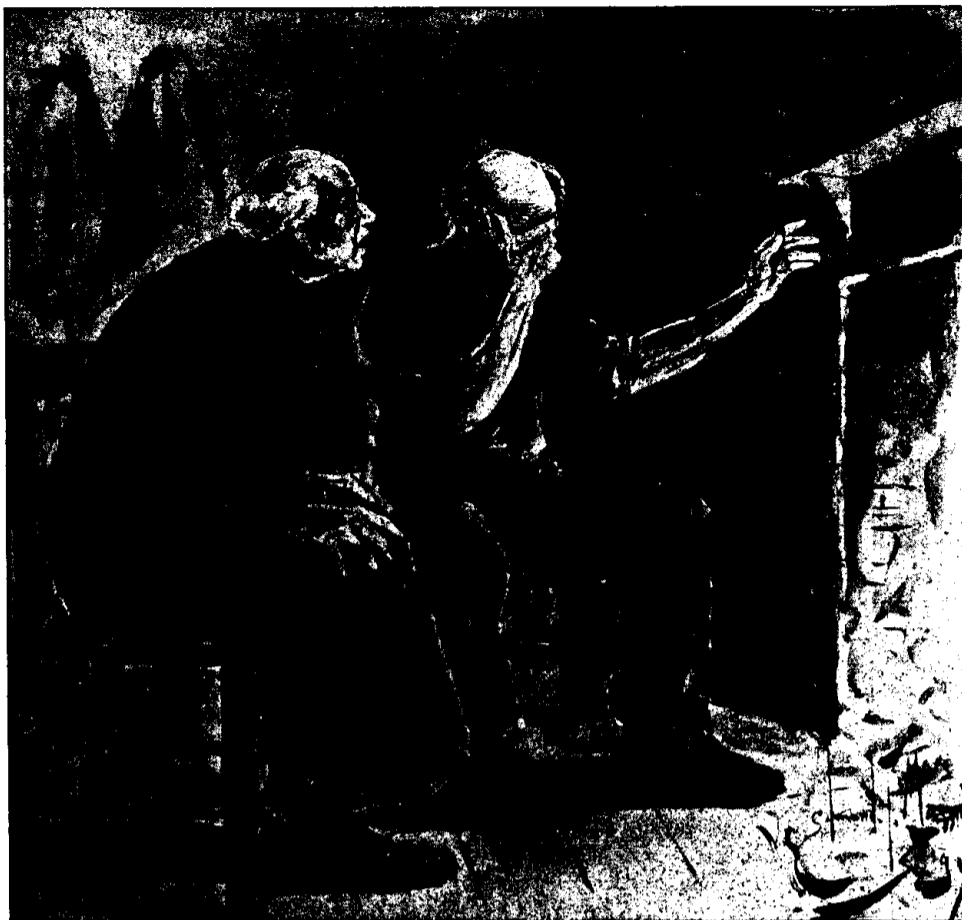
\* \*

Après un instant d'arrêt, il poursuivit :

« Le cruel Colborne, à la tête de son armée, ayant opéré sa jonction avec les troupes et ce que l'on appe-

(\*) Tous droits réservés.

(1) Toutes ces horreurs sont rigoureusement exactes.



Dessin de Ed.-J. Massicotte.

D'UNE MAIN IL MONTRA LE CLOU...—Page, 516, col. 2

lait les loyaux d'Argenteuil, de Chatham, de Grenville et les orangistes de Gore, se dirigea sur Saint-Hermas et Sainte-Scholastique, incendiant, pillant, volant, emmenant captifs tous ceux qu'on lui dénonçait : car, malheureusement, il y eut des traîtres.

« Durant ce temps, j'étais rentré chez moi.

« Je sortis l'hostie de mon mouchoir, et la fixai par un clou au milieu de la cheminée ; là, devant nous... »

D'une main, il montrait la place ; de l'autre il se couvrait les yeux comme s'il n'eût pu supporter la vue du clou.

D'une voix saccadée, basse, tremblante, tout couvert de sueur, il reprit :

« Tout excité encore des fumées du vin et de mes actions de la journée, je me jetai tout habillé sur mon lit. Bientôt, j'étais plongé dans un profond sommeil.

« Combien de temps avais-je dormi ?—Je ne pourrais le dire.—Des fantômes avaient peuplé mes rêves, je me débattais contre des troupes de démons : leurs visages étaient ceux des soldats anglais, leur chef avait l'aspect de Colborne.

« Mille supplices étaient prêts : je faisais des efforts surhumains pour y échapper... je m'éveillai rempli d'épouvante, baigné de sueur... »

« Mais pour retomber dans d'autres épouvantements !

« Une lumière intense remplissait la cuisine, inondant de clarté fulgurante ma chambre et mon lit : à travers les cloisons mêmes, je croyais la distinguer.

« Etait-ce le feu chez moi ?... »

« Je me lève à la hâte, je cours à la cuisine... et là, à la cheminée, je vois d'où venait la lumière... l'hostie brillait comme un soleil : mais sa clarté me rendait fou de terreur. Je n'osais approcher, je ne pouvais en supporter l'éclat : mais si je fermais les yeux, la lumière persistait, et m'aveuglait comme si j'eusse eu les yeux ouverts. Pensant que c'était une hallucination, je sortis, j'errai dans la campagne : quand je revins, vers le matin, la même lumière, peut-être plus éblouissante, me frappa.

« J'entraî vivement ; me précipitant sur l'hostie, je l'arrachai du clou... horreur ! j'avais les mains teintes de sang !... »

« Regardez, là, par terre ; monsieur le curé : vous y verrez encore des traces de sang !... »

Le curé se pencha, et vit, en effet, des taches qu'on eût dit toutes récentes.

Par hoquets heurtés, le malheureux continua :

« Je pris le livre de prières de ma mère, j'y plaçai l'hostie... j'essayai de laver les taches de sang : elles reparurent malgré tout.

« Et le soir, quand je veux me reposer, de la malle où j'ai enfermé le livre contenant l'hostie, sort une lumière dont la puissance est telle que, malgré ma fatigue, je ne puis fermer l'œil.

« J'ai changé de place cette malle, je l'ai mise à l'écurie, dans le hangar, sous le foin : le soir, la lumière, perçant les murs, les tas de fourrage et les cloisons, me remplit d'horreur et m'empêche de goûter le moindre repos !... »

« Croyez-vous encore, monsieur le curé, que je puisse oser demander mon pardon ? N'ai-je pas fait cent fois ce que Judas n'a fait qu'une fois ?... »

\* \*

Le prêtre était pâle comme un suaire. Lui aussi se sentait défaillir, la sueur lui dégouttait du front.

Se redressant lentement, la main sur l'épaule du misérable, et avec un doux ton de commandement :

— Mets-toi à genoux, mon pauvre Louis, je vais te donner l'absolution : ta confession est faite.

Eperdu, hors de lui, l'homme se laisse glisser de son siège ; le prêtre, les yeux aux cieux, en arrache le pardon que sa main confirme, que sa voix ratifie par les belles paroles de l'absolution : *Ego te absolvo...* tandis que le signe de Rédemption régénère le Judas.

Puis, tendrement, le prêtre presse sur son cœur l'infortuné dont les yeux laissent échapper des torrents de larmes... mais on voit que ce sont des larmes de bonheur !...

Longtemps, le bon prêtre tint sur son cœur la brebis retrouvée...

Il croit s'apercevoir... mais qu'est-ce donc ?... La tête penche inerte... les mains sont de glace... pas un souffle !... Qu'est-ce à dire ?...

Le curé se lève : manquant de soutien, le corps roule

inerte. Le prêtre le prend dans ses bras, le porte sur son grabat. Il essaye de le rappeler à la vie, il lui bassine le front... vains efforts !

Il écoute, l'oreille collée à la poitrine de l'homme ; le cœur a cessé de battre. Il approche son petit miroir de poche des lèvres du corps : pas un souffle ne le ternit, l'homme est mort, mort repentant, mort après avoir été réconcilié avec ce Dieu qu'il a tant outragé...

Son visage avait pris un grand air de béatitude : mais quand les voisins compatissants, avertis par M. Chartier et par leur curé, vinrent ensevelir le cadavre, ils reculèrent à l'aspect de ses mains teintes de sang : de ce sang sortait une lumière divine qui les frappa d'admiration, mais non de frayeur.

Les prêtres, ayant ouvert la malle, y trouvèrent le livre de la vieille mère : dans le livre, ils virent une goutte de sang rose, ils furent enivrés de l'odeur suave qui s'en dégageait ; mais il n'y avait plus d'hostie.

\* \*

La maison, tombant de vétusté, fut rebâtie un peu plus loin ; le bien passa en d'autres mains, l'homme fut oublié des gens de Saint-Benoît, comme Dieu avait oublié LE CRIME DE L'HABITANT !

*Jimm Ricard*

(A suivre)

## LES DINERS DE L'ANCIENNE ROME

Dans un charmant article de la *Vie contemporaine*, M. Cagnat donne un croquis des *Diners de l'ancienne Rome*. La journée d'un Romain de marque n'était pas moins remplie que celle du Parisien le plus actif : il lui fallait recevoir les clients, assister aux audiences de justice, aux séances du Sénat, aux comices populaires, se montrer entre temps à un mariage, à des funérailles, à une prise de toge virile. A Rome donc, comme à Paris, la soirée seule était propice aux relations mondaines.

Au début de l'Etat romain, les femmes, humbles servantes des hommes, restaient au logis filant la laine et surveillant les esclaves. Quand la coutume, plus élémentaire, les admit aux banquets, les chaises qui leur étaient réservées entre les lits des autres convives

marquèrent longtemps encore leur infériorité et ce fut un scandale pour les moralistes et les réactionnaires lorsque, sous l'Empire, elles prirent enfin place parmi les hommes, sur les lits du festin.

Les tables étaient petites, car l'usage voulait qu'autour de chacune d'elles le nombre des convives ne fût ni inférieur à celui des Grâces, ni supérieur à celui des Muses. Pour ne point encombrer ces tables, on apportait successivement chaque service dans des vases précieux rangés avec art sur des surtouts d'argent. Les Romains avaient, en effet, la passion de l'argenterie : les amateurs se piquaient de posséder des pièces historiques (l'un d'eux montrait à Martial la coupe de Didon) ; les autres se contentaient de ces pièces délicates et charmantes que nous a révélées le trésor de Bosco-Reale.

Mais voici l'heure du dîner. Les invités ont quitté la toge de ville pour un vêtement plus léger et leurs souliers pour des sandales ; groupés sous les portiques du péristyle, ils attendent que le "nomenclateur," annonçant le repas, vienne indiquer à chacun sa place. L'amphitryon adresse alors une prière au dieu, leur offre les prémices du festin, fait distribuer aux convives des couronnes de fleurs et, prenant des mains d'un esclave une tablette de cire, donne à haute voix lecture du menu. Ce menu est abondant et varié ; un hôte bien appris ne manque point de réserver à ses invités quelque surprise : ce sera, par exemple, un sanglier dont le ventre énorme sera bourré de grives vivantes qui s'envoleront à l'approche du couteau.

Les Romains connaissent déjà tous les raffinements modernes ; les falsifications même ne leur sont point inconnues. Ils doivent également se défier du marchand de vin qui frelate le falerne et du fruitier qui, pour verdir ses légumes, recourt à l'eau nitrée.

Le dessert marque l'heure des toasts ; on les porte en tendant sa coupe au convive que l'on veut célébrer, ou en vidant soi-même autant de verres qu'il y a de lettres dans le nom qu'on prononce. C'est le moment de faire sortir les jeunes filles. Les esclaves apportent des liqueurs de violettes, de myrte et de pistache, introduisent des mimes, des chanteurs ou des danseurs, et la soirée se termine en beuverie.

Vers minuit, chaque invité reprend sa toge et ses souliers, confie à son esclave la serviette pleine de friandises qu'il emporte en souvenir de la fête, et, précédé d'un autre serviteur qui porte une torche, rentre chez soi, évitant de son mieux le faux-pas et les rôdeurs de nuit.

## L'ÉGLISE DE SAINT-DENIS

(Voir gravure)

A la suite des assemblées des Cinq Comtés, et malgré l'opposition de Papineau, la prise d'armes des Canadiens fut décidée contre les Anglais.

Sir Gosford, alors à la tête du gouvernement, destituait les magistrats et les officiers de la milice, tandis que la population anglaise s'armait et faisait appel aux troupes du Nouveau-Brunswick.

La cavalerie anglaise fut mise en déroute le 23 novembre 1837, près de Chambly, par Viger ; le même jour, le Dr Nelson, à la tête des Patriotes du village de Saint-Denis, battait le colonel Gore à la tête de cinq compagnies de fusiliers, d'un détachement de cavalerie, avec une pièce de canon qui tomba au pouvoir des nôtres.

Le village, après que l'insurrection eût été vaincue, fut brûlé entièrement, moins deux maisons, l'église et une grange. Cette église est celle qui subsiste encore, et dont nous donnons aujourd'hui le dessin.

## UN COUCHER DU SOLEIL

Sirvente, dans la *Nouvelle Revue*, si habilement dirigée par Mme Juliette Adam, publie, sur un coucher du soleil, un joli article dont nous extrayons les lignes suivantes :

Lent et superbe, le soleil se couche par les cieux et sur le tapis des nuages, prodigue, étale l'or de ses rayons glorieux et, fantasmagorique, une féerie se joue par l'espace embrasé.

Des couleurs, des couleurs entassées, accumulées, amoncelées, des Ossa de violets, de rouges et d'oranges et de verts et de gris, de gris vert, sur des Péliens d'or, se meuvent par le bleu, qui à leurs crêtes ont comme une mousse d'or.

Ce sont des violets, des gris, d'où éclatants, percent des rouges, des rouge de fournaise, des rouge sang, des rouge pourpre qui se fondent en rose, en rose pâle, en vieux rose, en rose jamais vu, que jamais plus on ne verra, sans cesse amalgamés, sans cesse refondus par le noyau d'or éclatant en couleurs, en nuances, en teintes irridicibles.

Par une déchirure à la lèvre argentée, floconneuse, un rayon libre, oblique, filtre et lumineux, il semble un saint ou quelque dieu auréolé et calme de légende... et dans la splendeur du nuage, un clocher noir et très aigu s'élançe.

Le soleil, toujours plus éclatant, descend sur l'horizon, et les violets sombres où des feux mystérieux rougeoient, en une dégradation lente, pâlissent peu à peu : les rouges se font roses, les roses tournent à l'or fluide, au cuivre blanc qui miroite et scintille.

Et maintenant, de proche en proche, voici que tout se décolore : le noyau central d'or s'élargit et pâlit et, soudain, brusquement, presque sans transition, le nuage a repris sa couleur gris noir du jour et s'est repris, morne, à rouler menaçant par le ciel.

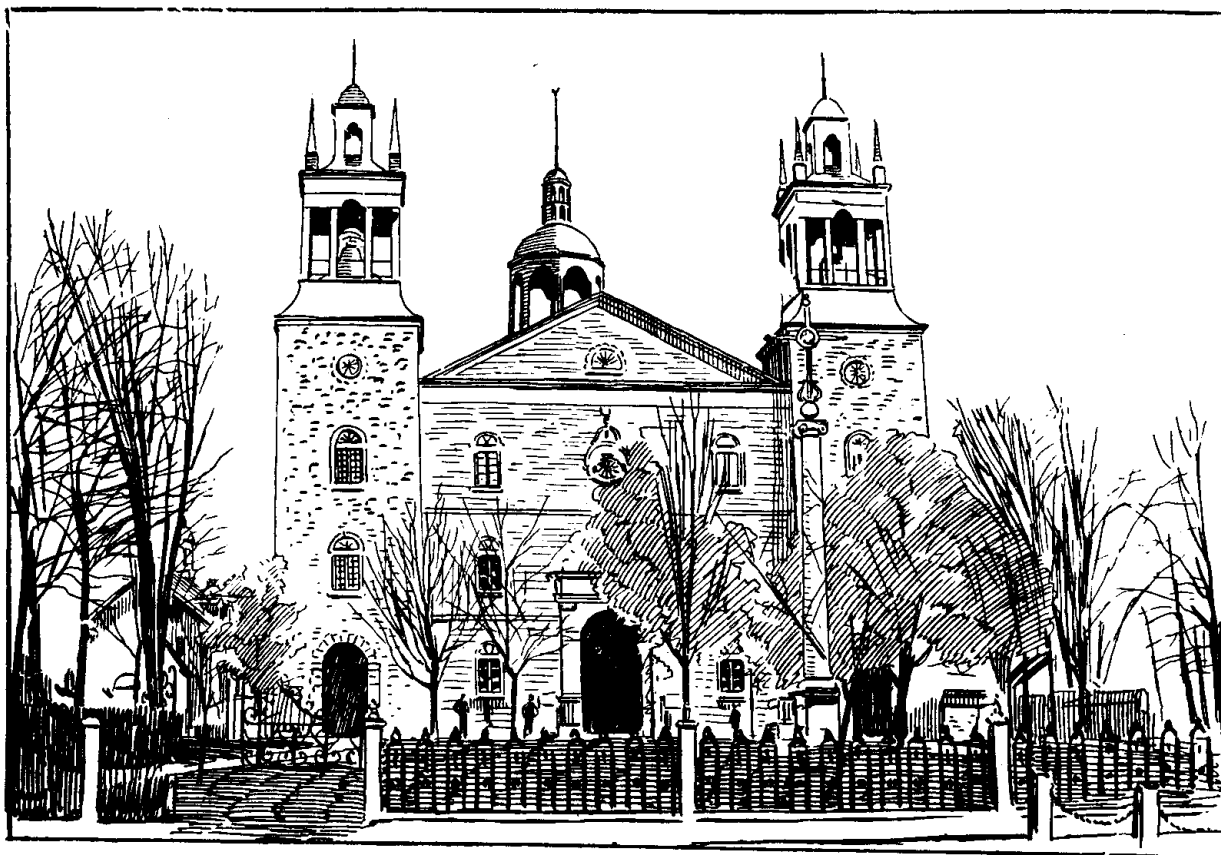
Maintenant c'est fini. Le soleil, encore une fois, a jeté la merveille de ses lueurs, de ses splendeurs sans nom, dans l'immuable nuit des infinis vertigineux.

Et puis demain, puis encore, puis encore, puis d'innombrables jours, se couchera le même encore, en des splendeurs jamais les mêmes.

— Sans mon chien, je pourrais bien mourir de faim.

— Comment cela ?

— Mais oui. Je l'ai déjà vendu six fois et il m'est tellement fidèle qu'il est toujours revenu à la maison !



L'église de Saint-Denis, construite en 1794, telle qu'elle était en 1837 et telle qu'elle est encore aujourd'hui

## PIÈCE DE VERS

RÉCITÉE A L'OCCASION DU BANQUET DES ETUDIANTS EN DROIT DE LAVAL

*Aux temps les plus lointains de l'Eglise romaine,  
Les fidèles, groupés en famille sereine,  
Et joignant à la foi la douce charité,  
Se partageaient le pain de la fraternité.*

*Bien qu'enfants d'un autre âge où la foi sainte souffre,  
Où l'homme en raisonnant chemine vers le gouffre,  
L'âme pleine d'ivresse et la main dans la main,  
Ensemble nous venons manger le même pain.*

*Ici l'égalité commande en souveraine ;  
Ici le cœur brisé trouve un baume à sa peine ;  
Ici notre devise à nous, fils de Thémis,  
C'est de sympathiser, c'est d'être bons amis.*

*Que dis-je ? c'est ici que nous tous, jeunes hommes,  
Nous venons au grand jour dire ce que nous sommes.  
Et dévoiler à ceux qui veulent nous ternir  
Nos principes présents, nos rêves d'avenir.*

*Rejetons fortunés d'une croyante race  
Dont nous voulons garder la glorieuse trace,  
Nous croyons à ce Christ d'amour et de bonté  
Que porte sur ses murs notre Université.*

*Nous croyons au devoir ; nous croyons au mérite  
Des êtres généreux et des âmes d'élite  
Qui, pour nous façonner, versent tant de sueurs,  
Et nous aurons toujours leurs bienfaits dans nos cœurs.*

*Nous croyons qu'elle est grande et belle, la carrière  
Où bientôt nous allons entrer la tête fière ;  
Nous croyons qu'on ne peut, à moins de s'avilir  
Embrasser la justice afin de la trahir.*

*Nous croyons, comme aux temps de la chevalerie,  
Que venger le malheur, est sort digne d'envie ;  
Qu'on s'accumule de gloire un sublime trésor,  
En défendant ses droits sans lui demander d'or.*

*Nous croyons à l'honneur, de nous quoi que l'on dise,  
A cette liberté que nous prêche l'Eglise ;  
Nous croyons qu'ici-bas les sentiers sont ardues,  
Que pour n'y pas faiblir, il nous faut des vertus.*

*Nous croyons aux douceurs de la belle patrie  
Pour laquelle ont donné la rançon de leur vie  
Nos ancêtres si chers à notre souvenir,  
Et nous travaillons à la faire fleurir.*

*Oh ! fasse notre Dieu, dans sa toute-puissance,  
Que nous parlions toujours la langue de la France !  
Qu'une autre Évangéline, aux navrantes douleurs,  
N'aille plus arroser d'autre exil de ses pleurs !*

*Que ceux qui nous suivront répètent chaque année  
Ces festins où bien haut plane l'âme bien née,  
Montrant qu'il est en nous des sentiments sacrés,  
Que nous ne sommes pas des fils dégénérés !*

ADOLPHE HURTEAU.

## LA SAINT-NICOLAS

Saint Nicolas, évêque de Myre en Cappadoce, est le patron spécial des enfants, des écoliers. Tout enfant, le jour même de sa naissance, il faisait un miracle. Ecolier, vers l'âge de sept ans, il guérissait une pauvre femme boiteuse. Evêque, il ressuscitait les trois petits enfants assassinés par un vrai barbare qui les avait dépecés et placés dans son saloir ; ce bourreau en débitait la chair comme viande de boucherie. C'est ce miracle—renouvelé dans une autre circonstance par notre saint—que chantent les enfants d'Europe les huit ou quinze jours précédant le 6 décembre.

Et quelle fête, quand, avant le jour, les enfants descendent de leurs chambres à coucher et trouvent les bonbons, les jouets que leur distribue si généreusement le bon saint !

Qu'ils s'avisent de dire : " Je sais bien qui est saint Nicolas !... c'est papa et maman ! " C'en est fait : plus de jouets, plus de bonbons, rien ! Saint Nicolas n'aime pas à ce qu'on le devine de cette façon ! Ai-je eu de gros serremments de cœur, à la vue des jolies choses apportées à mes plus jeunes frères et sœurs par ce saint ami des petits ! Mes soupirs eussent fait tour-

ner le moulin à vent du père Thomas : cela ne me servait de rien !... Mais aussi, imaginez-vous un défaut plus horrible—et, hélas ! plus commun de nos jours—que la curiosité ? Et n'était-ce pas chose révoltante que de voir un enfant, l'œil à la serrure, cherchant à surprendre le secret de saint Nicolas ?

Eh ! bien, je l'avoue à ma honte et confusion, je fis cet acte malgré tout ce que le meilleur des pères, la plus douce des mères m'avaient enseigné ! Je vis... saint Nicolas, mais je fus cruellement puni en trouvant, le lendemain matin, mon assiette vide, ne contenant que le billet portant mon nom... et il me semblait que ce billet avait des tournures ironiques, comme s'il se moquait de moi ! C'était mon nom écrit : et ce nom me semblait parlé par le billet, mais avec un ton !... Mes petits frères et sœurs ne me disaient rien : mais dans leurs regards malicieux, dans leur façon de jouer avec leurs jouets, dans leur mutisme même, je croyais entendre des éclats de rire moqueurs, voir des manières de me narguer !... Cependant, j'étais descendu sur mes bas : je n'avais pas fait le moindre bruit, et j'étais remonté tout de suite après ma fatale curiosité assouvie... on ne pouvait donc m'avoir vu, ni entendu ? Mais je vous dis : on ne se moque point ainsi de saint Nicolas, encore qu'il emploie qui bon lui semble pour combler les vœux de son petit monde d'admirateurs !

Il me souvient aussi que feu mon père, le jour de la Saint-Nicolas, après les premiers ravissements, ex-tases, exclamations, se succédant à chaque découverte nouvelle—car, croyez-moi si vous le voulez : ne le voulussiez point, cela ne changerait tout de même rien à ce fait : nous trouvions des jouets à notre nom, écrit, ce nom, d'une écriture qui n'était ni de notre père, ni de notre mère, ni d'aucun de nous, nous trouvions ces jouets jusqu'à la cave et au grenier ; un grand cheval... de bois à l'écurie ; et que sais-je ? il y en avait partout, même pendus aux arbres du jardin ! Que de joies ! que de cris !

Après ces premiers ravissements, disais-je tout à l'heure, quand tout était rentré dans un calme relatif, mon bien-aimé père nous disait :

—Vous savez, mes enfants, que saint Nicolas n'est pas toujours riche ; sa bourse et la charge de son âne diminuent rapidement, et souvent il arrive chez les pauvres n'ayant plus rien ! Et là, les petits enfants pleurent parce que saint Nicolas paraît les avoir oubliés. C'est à vous que ce bon saint donne la mission de tarir leurs larmes ; avez-vous encore quelques jouets en assez bon état de votre dernière Saint-Nicolas ? Allez les chercher ; quand ils seront prêts, les deux aînés viendront avec moi les porter à des enfants qui sont bien tristes, tandis que vous êtes tout joyeux !

Et nous pleurons, à la pensée de la peine des petits qui n'avaient rien ! J'étais le second : j'accompagnais donc mon bien aimé père. Et les cris, les enthousiasmes de ces chéris petits pauvres !... A trente ans de distance, mes yeux se mouillent, rien qu'en me retraçant ces scènes pleines de charme.

Que j'aimais accompagner mon bon père chez ceux qui souffraient ! Quels trésors de tendresse il dépensait par chaumière ! Et ces bénédictions :

—M. Félix (il s'appelait Félix, mon père, et il l'était—heureux—!), le bon Dieu vous bénira ! Vous êtes providence des pauvres de ces contrées : commandez-nous ce que vous voulez et que nous puissions faire ; nous le ferons immédiatement !

Et les petits enfants, barbouillés de terre et des sucreries que nous leur avions apportées : il fallait les voir, baisant la main de mon père—qui les embrassait, lui, à travers leur masque gluant, caressant, de sa main si douce, leur tête pire que des buissons d'épines !

Un vieux brave homme de mes compatriotes, que je rencontrais il y a plus de sept ans, me disait de vantun vénérable prêtre ami de mon père :

—M. Félix, monsieur ? C'était le roi de ce pays ! Il avait le droit de commander partout, tant il était aimé !

Et le premier ministre de notre petit pays me disait : —Vous pouvez être fier de votre nom, monsieur ! Votre famille était la providence des malheureux, sur-

tout monsieur votre père que je m'honore d'avoir connu !

Mon père fut élu député au Parlement à l'âge de dix-neuf ans, et, naturellement, invalidé du coup par la majorité sectaire : trop jeune—et trop catholique !

Ecoutez : je préfère ces quelques mots à toute la fortune que l'on ravit à mon bon père ou à notre famille, ou à celle qu'il consacra aux pauvres jamais rebutés par lui ! Le digne curé de notre paroisse me disait un jour :

—Avec ce que M. Félix a prêté ou donné aux pauvres de la paroisse—et qui ne lui a jamais été rendu !—vous auriez une fortune !

Je vous disais il y a un an—un jour que je n'avais pas le temps de rester longtemps avec vous, aimables lectrices et lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ—je vous disais que je suis misanthrope ; voici que je me reconnaissais un autre défaut : l'avarice !

Cela ne vous surprend pas ?—Ni moi non plus !—mais c'est crânement ennuyeux que d'être accablé de tels vices !

Oui, je suis avare : je voudrais caresser de l'or ; de l'or ! que c'est beau ! ce jaune métallique, luisant, provoquant, plein de promesses de joies... cette clé magique ouvrant toutes les portes, forçant tous les cœurs !... Oh ! si j'avais de l'or !... mais de l'or, voyez-vous, que je puisse me baigner dedans, n'y plonger... que ça fait donc dire et faire de bêtises, ce métal que je traite aujourd'hui, du haut de ma grandeur, du titre usé de : vil métal ! Ah ! oui, vil ; pas déjà si vil... pas de jeux de mots, ma plume ! tu n'es pas même une plume... d'oie. Cela fait dire des bêtises : me voyez-vous, me baignant dans l'or, plongeant dans l'or ? Je serais propre ! C'est là, par exemple, que je ne coulerais pas à pic comme l'autre jour je vous disais l'avoir fait dans notre rivière large comme un... crachat ! Entendons-nous : quand je dis comme un crachat, je veux dire un de ces braves crachats de non moins braves habitants à une joue rebondie... par l'introduction dans la dite joue d'un paquet de tabac d'un quart ou d'un cinquième de livre !—Pouah !...—Bon ! voilà un nouveau défaut : me moquer de ces gens qui, je l'avoue sans sourciller, valent bien mieux que moi ! Ils ne se moquent pourtant pas de moi, ni de ma cigarette inséparable ? Vous comprenez que quand je dis " ma cigarette," je ne veux pas dire que c'est toujours la même ! mes amis, dans leur bienveillance à mon égard, veulent ne me comparer qu'à la cheminée d'une locomotive, " vomissant des torrents de fumée noire et épaisse," ai-je lu vers l'âge de trois ou quatre ans dans je ne sais quel auteur... Quelle mémoire !...

FIRMIN PICARD.

(La fin au prochain numéro)

## BIBLIOGRAPHIE

Nous recevons de Paris le premier numéro de la *Revue Populaire des Beaux-Arts* ; prix d'abonnement 18 francs par an pour l'étranger, soit \$3.60. Publiée 13, rue Grange-Batelière.

Cette Revue, grand in-4° de 16 pages et couverture est créée surtout pour le grand public, pour tout le monde : les autres étant trop chères, ou trop spéciales, ou trop savantes.

Nous pensons qu'elle comble une lacune, et nous lui souhaitons tout succès.

En attendant que nous soyons en mesure de publier ce que nous préparons, rappelons que le beau livre : *Labrador et Anticosti*, du vénéré supérieur du séminaire de Chicoutimi, M. l'abbé V.-A. Huard, est en vente chez tous les libraires, au prix de \$1.50 ; par poste \$1.60 ; Etats-Unis \$1.70. Et chez l'auteur.

C'est bien le plus beau livre que nous connaissions en ce genre : c'est notre seule et plus douce distraction quand nous avons quelques minutes à nous. C'est un livre instructif, scientifique, mais sous une forme si charmante !

## NOS GRAVURES

## GARE DU GRAND-TRONC A SAINT-HENRI

Nous pensons être agréable à nos nombreux lecteurs de Saint-Henri de Montréal, en leur donnant la photogravure de la nouvelle gare construite par le Grand-Tronc, pour leur usage. Nous en avons eu, à titre gracieux, la photographie d'un de nos jeunes et entreprenants artistes, M. J.-R. Poirier, de Sainte-Cunégonde.

La gare fait honneur à la compagnie du Grand-Tronc, rehausse le faubourg si joli, et la photographie nous dit le bon goût de M. Poirier.

## LA VIERGE AUX ROCHERS

Elle est calme et reposante, cette douce Vierge aux Rochers ! De quel regard plein d'amour maternel elle encourage le petit saint Jean à prier le petit Jésus, et avec quelle bonté l'Enfant-Dieu, que servent les anges, paraît ne s'occuper que des pauvres humains représentés par saint Jean-Baptiste !

Dites-moi, franchement, ces tableaux ne valent-ils pas mille fois, cent mille fois mieux pour les petits et les grands, que les haches ou les couteaux sanglants, les têtes coupées et les horreurs désignées, pour les faire pénétrer plus sûrement dans les cerveaux, sous le nom de : " Crimes passionnels ? "

## EXCURSIONNISTES AU LAC CHAUD

Nous avons déjà parlé, il y a quelque temps, de la belle excursion faite dans notre Nord et notre Nord-Ouest, sous le patronage de l'honorable ministre de la colonisation, M. Turgeon ; à laquelle excursion avaient pris part tant de personnes s'intéressant à la colonisation de notre sol si fécond. Tout ce groupe, arrivé au Lac Chaud, y reçut l'accueil le plus aimable, le plus empressé, de M. Désormeaux : c'est chez cet excellent ami de la colonisation que notre artiste, M. J.-A. Dumas, a pris la photographie que nous reproduisons aujourd'hui, et où l'on reconnaît aisément les honorables MM. Turgeon, Robidoux et Rolland ; M. le Recorder de Montigny, M. Desmarais, M.P., de Montréal-Est, et autres.

## AU CAMBODGE

Le Cambodge est un royaume de l'Indo-Chine sous le protectorat de la France. Sa capitale se nomme Pnom-Penh (Montagne pleine d'abondance). Le roi Norodom en est le dernier souverain.

Les éléphants y sont nombreux encore : on s'en sert là-bas, comme à Paris des automobiles, à Montréal des bicyclettes. Mais c'est infiniment plus sûr que ces deux derniers moyens de locomotion. Tout le monde sait que pour l'intelligence, l'éléphant vient immédiatement après l'homme... et, très probablement, après la femme, bien que les graves auteurs d'histoire naturelle n'en disent rien—et cela se conçoit : de leur temps, l'homme et la femme ne faisaient qu'un, et ils ne connaissaient pas les femmes avocats, maires et mères tout à la fois.

Notre gravure montre les éléphants du Résident Général de France, M. Ducos, prêts à partir pour une... petite promenade.—Que ce doit être amusant ! n'est-il pas vrai ?

## L'OPOSSUM

Il existe une espèce d'animaux très curieux : les Marsupiaux. Ce nom leur vient d'une sorte de poche que les femelles ont sous le ventre, et où se réfugient leurs petits soit pour dormir, soit pour se sauver en cas de danger.

L'Australie en a une centaine de variétés, dont les plus connues sont le Kangaroo ou Kangourou, plus grand qu'un homme ; la sarigue ; l'opossum, etc.

L'opossum est de la taille d'un chat domestique. On le trouve au Mexique et dans l'Amérique du Nord jusqu'à hauteur de la Virginie.

Il a une grande bouche, de grandes oreilles, le nez comme un renard, la queue comme le rat. Il se suspend par la queue aux branches des arbres, grimpe

avec agilité, et malheur aux nids d'oiseaux qu'il rencontre ! Il n'y a vraiment en sûreté que ceux qui se trouvent à l'extrémité de branches trop faibles pour supporter le poids de l'opossum. Quand la lune brille, on le voit ramper autour des fermes : malheur aux poulaillers mal clos ! L'opossum fait un massacre horrible des poules et poulets qu'il peut attraper.

Dès qu'un danger les menace, la mère fait entendre un singulier cri : aussitôt les petits accourent, montent sur son dos, roulent leurs queues autour de celle de la mère, et celle-ci se sauve aussi rapidement qu'elle le peut.

L'opossum est plein de ruses : si vous l'approchez subitement, il se roule et se pelotonne, faisant le mort. Si vous le prenez, il ne remue aucunement, n'ouvre pas les yeux. Si vous le jetez violemment à terre, il y reste, sans se trahir. Le danger est-il passé ?—Il lève la tête, regarde autour de lui, et file avec l'agilité d'un chat.

## RÊVERIE

(Voir gravure)

Sur les bords du fleuve, l'enfant, laissant là sa mandoline, contemple les eaux fuyantes : ainsi s'écoulent dans l'éternel oubli les hauts faits de ses aïeux.

Dans le calme des bois elle écoute : la gloire de ses ancêtres arrive en échos assourdis ; elle revoit les fantastiques chevauchées de Frontenac, de Varennes, d'Iberville, jusqu'aux gigantesques combats du milieu

du XVIIIe siècle en Acadie, à Québec, partout, quelques mille Français contre soixante mille Anglais !

C'est un défilé ininterrompu de nobles gens d'armes, de célébrités sans taches, d'illustrations grandioses.

Mais les Canadiens-français, amollis et sans courage, dirait-on, ne songent plus à ces gloires, ne veulent plus y songer, les repoussent avec lassitude !

Voilà pourquoi, la douce enfant se livre à si profonde rêverie : cette jeune fille c'est... l'âme de la Patrie !

## UN CONQUERANT BATTU

Le 18 mars 1798, le général Bonaparte avait à dîner, chez lui, en son petit hôtel de la rue Chantereine, Ducis, Collin d'Harleville, Bernardin de Saint-Pierre et quelques autres.

Le général racontait ses campagnes d'Italie, et ne se levait pas de table bien qu'on eût pris le café depuis quelque temps (alors on prenait le café à table).

Mme Bonaparte faisait des signes ; mais Bonaparte ne les voyait pas ou ne voulait pas les voir. Joséphine impatientée, se lève et va frapper doucement sur l'épaule de son mari.

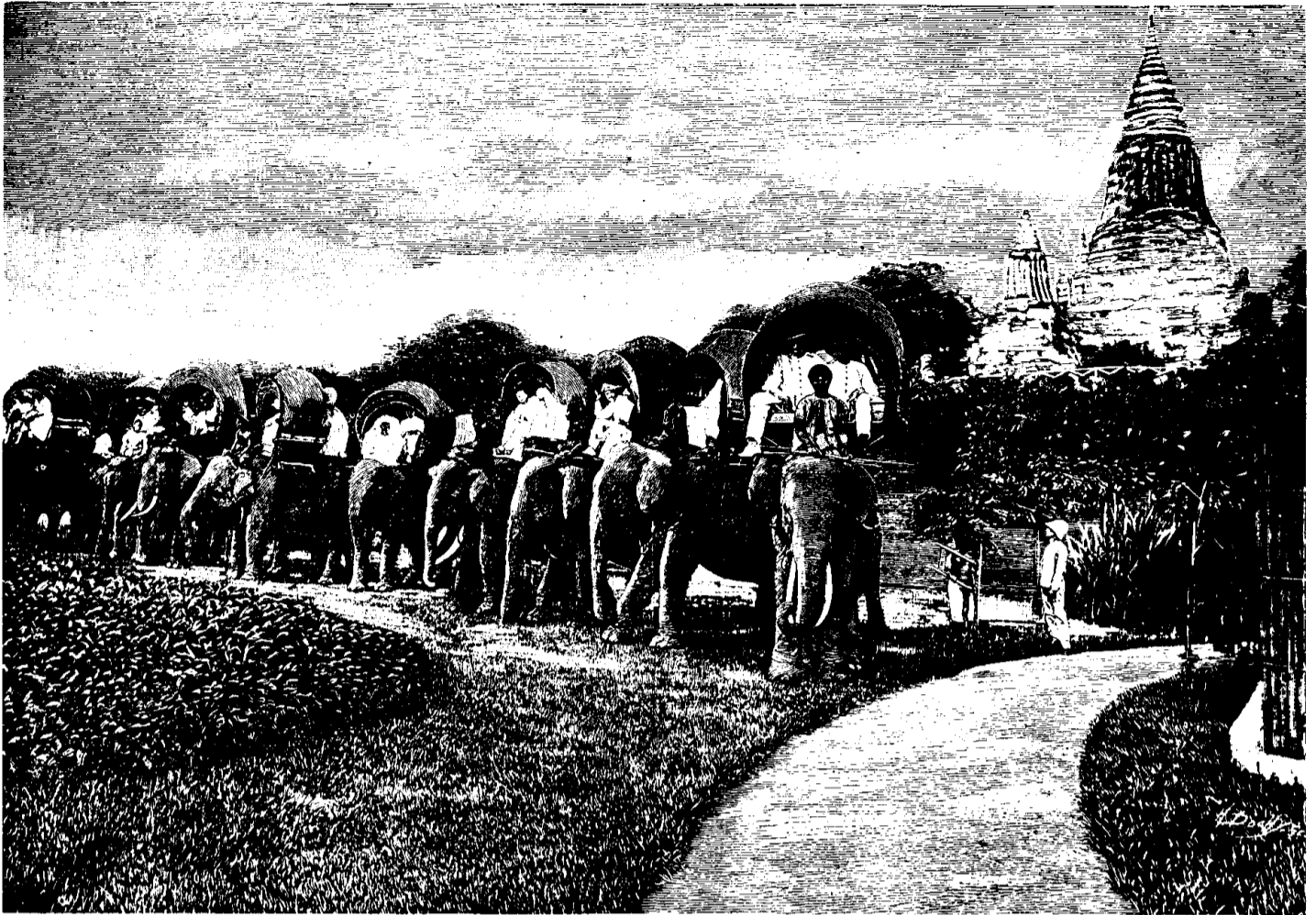
—Messieurs, dit Napoléon, je vous prends à témoins que ma femme me bat.

—Et tout le monde sait, dit Collin d'Harleville qu'elle seule le peut.



RÊVERIE, D'APRÈS MONZIEB





▲ AU CAMBODGE.—Promenade à éléphant organisée par Mme Ducos, femme du Résident Général



HISTOIRE NATURELLE.—L'opossum et ses petits



SAINT-HENRI.—Gare du Grand-Tronc

Photo J.-R. Poirier, 3065, rue N.-D., Sainte-Cunégonde



Photo J. A. Dumas, 112, rue Vitré, (coin St-Laurent)

EXCURSIONNISTES AU LAC CHAUD (CANTON NANTEL)

## SCULPTEUR SUR MARBRE

*Au fond de l'atelier, titanique sculpture,  
Se dresse une statue au piédestal marbré,  
Et l'aube rose imprime un reflet empourpré  
A travers le vitrail sur sa noble stature ;*

*Oh ! qu'il fallut de nuits, l'esprit à la torture,  
De labeur pour atteindre un semblable degré !  
En un grand tourbillon, le visage effaré,  
Se voit l'allégorie emportant sa capture ;*

*Votre cœur est saisi du souffle génial,  
Qui frissonne le long de ce corps colossal,  
Le Faucheur éternel toujours stable à son œuvre :*

*Un Bacchus gît par terre, et chaque visiteur  
Peut voir, les bras en croix, le sublime sculpteur  
Mort aux pieds de la Mort, son dernier grand chef-  
[d'œuvre.*

*Emil Kellig*

## PETITE POSTE EN FAMILLE

*Mme A.-B. J., Saint-Télesphore.*—Au vingtième vers, le premier hémistiche ne se comprend pas : vous devez avoir gardé l'original ? Voulez-vous bien rectifier, s'il vous plaît ? Nous publierons, mais nous ne pouvons dire quand : nous avons trop de poésies.

*Paul H. de C., Montréal.*—Avec les sentiments si nobles, si élevés que vous avez, ce devait être, et c'est un petit chef-d'œuvre. Ne m'en voulez-vous pas de mon... impolitesse ? Je suis bien en retard à votre égard. Mais vous n'êtes point oubliée.

*Laurentiennes.*—Nous publierons dès que ce nous sera possible. Continuez : prenez de jolis sujets, simples, traitez-les en quelques lignes. Voyez les spirituelles *Simple Choses* de l'excellent écrivain, Jules Lanos, et voyez comme il sait bien dire ce qu'il veut dire !

*Mlle Gilberte, Québec.*—Nous aurions été heureux de publier ce que vous nous envoyez à nouveau, mais nous sommes si encombrés, que nous ne croyons pas pouvoir vous donner satisfaction avant quelques semaines.

*Mlle Bona.*—Pour vous être agréable, j'aurais voulu ramener vos vers à la mesure et à la rime, mais je suis débordé de besogne ! Croyez-bien que ce n'est pas mauvaise volonté : tous nos collaborateurs savent qu'ils peuvent compter sur nous, dans la mesure du possible.

*Alph. G., Montréal.*—Vous pouvez toujours nous envoyer la *Nouvelle* dont vous me parlez : je ne sais si ce sera possible de la publier à Noël. Votre ami.

*Le Lierre des Bois.*—Module un chant à ravir ses aînés : est-ce la brise qui passe ?... écho des cieux ?... il ne peut, il ne pas faiblir : le printemps ne succède-t-il pas éternellement à l'hiver ?...

*Louis P., Montréal.*—Dans votre petite chanson (*Aveu*), se trouve une faute au troisième vers du refrain—et aussi, votre adresse. Pouvez-vous passer en nos bureaux ?

*Jean Lefranc.*—Vous pouvez être tranquille : la communication est faite.

*A nos nouveaux collaborateurs.*—Le courant de sympathie toujours plus grand entre nos aimables lectrices, nos bienveillants lecteurs, et nous, fait que chaque jour nous apporte l'éclosion d'un ou plusieurs talents. Certes, nous sommes heureux et fier de constater cette poussée prodigieuse vers le beau, le bien, le bon, par les Lettres, et nous admirons avec la plus grande joie ce mouvement vers la belle littérature.

Notre journal serait quatre fois plus grand, nous aurions aisément de quoi le remplir : mais nous ne disposons que de quelques pages par semaine—il nous faut donc laisser bien de jolies choses en arrière.

Nous sommes forcé de prier nos nouveaux collaborateurs de ne plus nous envoyer de poésies durant quelques semaines : nous ne pourrions les reproduire.

## LA MODE



Paletot ajusté avec ceinture Costume de promenade avec cape en fourrure et béret assorti  
Extrait de *La Saison*, 30, rue de Lille, Paris

Il nous en coûte d'écrire ce qui précède : n'est-ce pas mieux que de jeter le dégoût dans de jeunes cœurs ?

Mais pourquoi ne nous enverraient-ils pas de belles nouvelles canadiennes ? Il y en a de si jolies, mais qui finiront par se perdre, si on ne les fixe pas par le journal.

## EXPLICATION DES GRAVURES DE MODE

*Paletot ajusté avec ceinture.*—La coupe de ce vêtement est parfaite, à cause de ses coutures, mais exige une main habituée à la confection. Le devant est partagé en deux. Le côté large monte devant et dans le dos jusqu'à l'épaule, et la large partie dos, taillée en entier, est ajustée par trois pinces, montant jusqu'au plat de l'épaule. Piquer chaque couture deux fois. Les parties-corsage finissent au tour de taille. La basque serpentine à 6½ pouces de haut, plat devant et formant deux plis plats dans le dos. Ceinture d'étoffe sur 2½ pouces et agrafes et portes au milieu devant, sous un pli de 2½ pouces et 1½ pouces en bas. Le modèle de drap double, bleu foncé, est doublé de merveilleux demi-soie. Manche à gigot, manchette étroite et col haut. Boucle et boutons d'acier. Chapeau rond en panne-velue.

*Costume de promenade avec cape de fourrure et toque assortie.*—Le vêtement est en loutre du Canada avec volant d'astrakan et doublure de faille changeante damassée verte, molletonnée à l'intérieur. Volant, doublé à part, et monté en plis sur 6 pouces. Agrafes et portes fermant hermétiquement. Col raide en loutre, doublé de même fourrure, avec bougran à l'intérieur. Toque de fourrure assortie, avec bord sur 2½ pouces et calotte sur 3½ pouces. Gros pompon en plumes.

## FAITS SCIENTIFIQUES

*Les animaux sont-ils parfois gauchers ?*—Il semble démontré que quelques animaux sont gauchers. Les perroquets saisissent et tiennent leurs aliments au moyen de la patte gauche. Livingstone a constaté que les lions saisissent et frappent leur proie de la patte gauche, et il est même d'avis que tous les animaux sont gauchers.

Un observateur fait cependant cette remarque : Ayant échangé une poignée de main et de patte avec des perroquets, il a trouvé qu'on peut les habituer à devenir soit gauchers, soit droitiers, selon qu'on leur présente la droite ou la gauche. Si on présente le doigt droit au perroquet, il le serre avec la patte gauche, et c'est le contraire qui se passe quand on offre le doigt gauche.

*L'utilisation de la camomille.*—Tout le monde connaît la camomille et ses fleurs séchées que vendent les herboristes ; généralement, on ne la prend pas au sérieux, on ne la considère que comme pouvant faciliter le sommeil. En réalité, c'est un médicament fort utile. L'infusion, obtenue en versant une pinte d'eau bouillante sur douze à quinze tête de fleurs, est à la fois tonique et excitante, elle augmente notablement les forces digestives de l'estomac et peut se prendre fort avantageusement à la fin du repas. C'est aussi un antispasmodique, un vermifuge, et enfin un fébrifuge, au moins dans les fièvres intermittentes peu graves.

Et encore ne parlons-nous point de la camomille *puante*, qui est un stimulant intense et fort utile dans les névroses, la camomille *pyrèthre*, qui détermine la salivation et s'emploie dans certaines eaux dentifrices et la camomille *des teinturiers* qui fournit un beau jaune.

*La guérison des ronfleurs.*—C'est une Compagnie qui s'en charge, à présent, paraît-il.

Cela s'appelle *Sanitary Investment Company*. Il s'agit de la fabrication d'un appareil, qui, dit un alléchant prospectus, sera un bienfait pour l'humanité. Il a tout simplement pour effet de supprimer totalement le ronflement, et, comme effets accessoires, il empêche les rides de se former sur le visage et préserve des maladies de poitrine.

Rien que cela !

La machine ressemble vaguement, avec ses bandes d'élastique à jarretière, montées sur une armature, à un masque d'escrime : vous voyez cela d'ici !

Les grands effets ont de petites causes : l'inventeur de cet utile instrument est un fermier, dont la femme a obtenu le divorce parce qu'il ronflait trop fort ! Désespéré, il a cherché—et trouvé.

Allons, tant mieux !



*Les chats accumulateurs.*—On sait que, par un temps sec, si l'on promène ses mains dans la fourrure d'un chat, on en fait jaillir des étincelles électriques. Les membres du National Cat Club, de Londres, d'après ce que nous apprend le *Journal d'hygiène*, n'ont pas hésité à tirer parti de cette particularité que présentent surtout des chats d'un certain âge, bien nourris et bien dorlotés par leurs maîtresses.

Si la peau du chat est en réalité une source naturelle d'électricité, celle-ci pourra être transformée en accumulateur électrique, et partant être mise à la disposition des névropathes et des neurasthéniques.

C'est en vue de vulgariser et de propager ce mode de traitement qu'il vient de se fonder à Londres une société dont le premier soin sera de rechercher, d'acquiescer et de soigner tous les chats qui présentent les meilleures conditions de tension électrique.

Nous avons ainsi une nouvelle spécialité thérapeutique, "le galvanisme félin."

## THÉÂTRES

### THÉÂTRE FRANÇAIS

*Wife for Wife*, tel est le titre du drame qui tient l'affiche, cette semaine, au si populaire Théâtre Français. Il a fallu pour cela, faire plusieurs nouveaux décors ; tout a été préparé avec le goût exquis qui caractérise la direction du Théâtre de MM. Phillips. Nous n'avons aucun doute que la semaine prochaine sera une des meilleures de cette institution.

L'événement de la semaine sera la première apparition à Montréal de Walter Gale, *l'alter ego* de Denman Thompson, dans *The Old Homestead*. Ce fut Gale qui créa le vrai tramp du théâtre, et nous aurons ce tramp la semaine prochaine. Marie Leigh, autrefois des sœurs Leigh, Grace Smith, la cantatrice, et Ali et Bani, spécialiste, compléteront ce programme.

### CERCLE SAINT-PIERRE

Le 13 de ce mois de décembre, à la salle Saint-Pierre (église Saint-Pierre), on représentera un drame des plus émouvants : *Les Bandits du Mexique*.

La renommée que s'est acquise le chœur Saint-Pierre, dirigé par M. Arthur Pepin, est un sûr garant du succès de cette représentation donnée, d'ailleurs dans un but de réelle charité. Cela vaut mieux que les théâtres, et ne laisse que de bonnes impressions.— Il y aura de fort jolie musique, du chant, des déclamations. Qu'on y aille en foule !

### AU MONUMENT NATIONAL

M. et Mme Bernier, prestidigitateurs si connus de tout Montréal, donneront une séance récréative, scientifique, jeudi soir, 16 décembre courant, au Monument National.

Nous n'avons pas besoin de rappeler le succès qui a accueilli M. Bernier dans les diverses représentations qu'il a données cette année et l'an dernier : aussi, espérons-nous que le public se souviendra.

## PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

### LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de NOVEMBRE qui a eu lieu samedi, le 4 courant a donné le résultat suivant :

1 <sup>er</sup> PRIX	No	19,345....	\$50.00
2 <sup>e</sup>	No	17,132....	25 00
3 <sup>e</sup>	No	8,471....	15 00
4 <sup>e</sup>	No	26,963....	10 00
5 <sup>e</sup>	No	259....	5 00
6 <sup>e</sup>	No	15 447....	4 00
7 <sup>e</sup>	No	23....	3 00
8 <sup>e</sup>	No	38 170....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

762	7,531	13,972	21,147	25,011	32 681
983	8 160	14,120	21,410	26,324	32,713
1 121	9,673	14,373	22,182	27,587	32,924
1 347	10,0 6	14,657	22,443	27,910	33,007
1,760	11,142	15,416	22,619	28,128	33,164
2,291	11,730	16,130	22,931	29,710	33,736
2,963	12,091	17,056	23,152	30,274	34,223
3 154	12,353	18,271	23,304	30,693	34,549
3,292	12,427	19,642	23,689	30,872	35,910
3,508	12,534	20,063	23,837	31,146	36,271
3,914	12,701	20,112	24,126	31,513	37,192
4,270	12,986	20,398	24,317	31,951	38,843
4,732	13,310	20,654	24,542	32,127	39,215
5,163	13,442	21,033	24,963	32,344	39,741
6,327	13,706				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de NOVEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

## L'ART CULINAIRE

*Croquettes de riz au poisson.*—Faites crever trois ou quatre poignées de riz dans du lait salé ; ajoutez la chair d'un poisson quelconque (même un reste) sans arrêtes, coupez en petits morceaux un peu de beurre, trois jaunes d'œufs crus. Mélangez avec une fourchette sans écraser le riz, laissez refroidir sur un plat. Faites sur une table farinée vos croquettes grosses comme un bouchon, passez-les à l'œuf battu et à la mie de pain, et cuisez à la friture bien chaude.

*Betteraves frites.*—On passe au beurre un oignon et une gousse d'ail finement hachés, et on y joint les betteraves cuites et coupées en tranches, et on les saute quelques moments. On les saupoudre d'un peu de farine, on y ajoute une cuillerée de vinaigre, du sel, du poivre, un peu de persil haché, et on ne les laisse bouillir que dix minutes avant de les servir.

*Chartreuse de pigeons.*—Les pigeons étant flambés, vidés et trussés, mettez dans le fond d'une casserole des bardes de lard, les pigeons dessus : ajoutez ensuite quelques oignons et une carotte coupés en tranches, un bouquet garni, un clou de girofle. Faites blanchir un chou dans une petite marmite ; lorsqu'il sera à moitié cuit, faites-le égoutter et mettez-le sur les pigeons ; couvrez le tout de bardes de lard et d'un rond de papier beurré : mouillez avec deux cuillerées à pot de bouillon ; faites cuire à feu dessus et dessous pendant deux heures ; quand vous voulez servir, pressez les choux, retirez les pigeons, débridez-les et dressez-les sur un plat, les choux à l'entour ainsi que le lard, délayez avec un peu de jus le fond de la casserole où ont cuit les pigeons, et versez sur le plat en servant.

## LE NŒUD GORDIEN



## JEUX ET AMUSEMENTS

### CHARADE

Mon premier est un article contracté  
 Mon second est la sixième note de musique  
 Mon troisième est synonyme de belle-fille  
 Mon quatrième est une époque  
 Mon tout est un nom de famille

### ÉNIGME

Voyez quelle bizarrerie !  
 Du bien du mal, je suis l'auteur.  
 Je suis un principe de vie,  
 Je suis un fléau destructeur.  
 C'est dans l'hiver qu'on me courtise,  
 C'est dans l'été que l'on me fuit.  
 Je brille dans les yeux de Lise,  
 Je m'éteins dès qu'elle est au lit.

### SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 709

Mathématiques.—10 heures.

EXPLICATION DU RÉBUS QUI A PARU DANS LE NO 706  
 Il vaut mieux souffrir le mal que le faire.

## GRAVURE-DEVINETTE



Cette femme enlève une poule. Où donc est le gardien du marché ?

# LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

—Vite ! s'écria Carmen, il faut que nous partions pour Morgat. En hâte, la comtesse sonna Mélanie.

—Habillez-moi tout de suite, commanda Mme de Kerlor.

—Moi, reprit Carmen, je vais prévenir Hélène... Il faut qu'elle vienne avec nous.

La jeune fille courut à la chambre de son amie.

Celle-ci n'y était pas. Mlle de Kerlor interrogea les serviteurs ; elle ne put avoir de renseignements.

Il semblait encore à Carmen qu'elle entendait le cri d'agonie de l'orpheline et elle se mit à trembler, redoutant de nouveaux périls.

Vainement elle parcourut le jardin, le parc, et les endroits que les deux jeunes filles fréquentaient de préférence, quand elles s'entretenaient avec la plus complète expansion ; Carmen ne rencontra pas Hélène.

Mlle de Kerlor eut une minute de découragement. Des idées funèbres revenaient l'assaillir.

Elle les chassa en se disant que sa petite sœur, sachant Georges en danger, n'avait pu abandonner ainsi l'homme qui l'aimait et dont elle partageait l'amour.

Carmen revint à la chambre d'Hélène.

Cette fois, Mlle de Kerlor y trouva l'orpheline.

La pauvre enfant, après avoir crié son désespoir dans le silence du parc, était revenue chez elle et s'était agenouillée devant son coutumier refuge, les portraits du marquis et de la marquise de Penhoët.

Abîmée dans la plus navrante douleur, elle élevait son âme à Dieu et le suppliait de la rappeler à lui.

—J'aurais dû mourir, murmurait-elle... Carmen a eu tort d'arriver trop tôt.

—Non ! J'ai eu raison ! s'écria Mlle de Kerlor le visage rayonnant.

Hélène se releva et tomba dans les bras de Carmen, n'osant pas après une telle désespérance, espérer un changement dans une situation qu'elle croyait inextricable.

—Ma mère consent à ton mariage ! fit la sœur de Georges.

L'orpheline eut un éblouissement ; elle entrevit le ciel ; sa figure s'illumina d'une béatitude surhumaine.

Carmen craignait que Mlle de Penhoët ne put supporter sa joie et elle ne voulut pas que cette émotion se prolongeât.

—Allons ! allons ! fit-elle avec l'esprit de décision qui l'abandonnait rarement, ce n'est pas le moment de perdre la tête... Dans quelques minutes nous partons retrouver mon frère... Il s'agit d'arriver à temps.

Mlle de Penhoët retrouva toute son énergie. Elle fit à la hâte une toilette de voyage, pendant que Carmen l'imitait.

Il était certain que l'on arrivait à Brest juste à temps pour s'embarquer sur le bateau qui traverse la rade et qui conduit les passagers dans l'anse du Fret.

Il n'y avait plus ensuite qu'une heure de voiture pour arriver à Morgat, un charmant village de pêcheurs, niché dans une anse de la baie de Douarnenez.

Mais il ne fallait pas perdre de temps ; le moindre incident de voyage pouvait tout remettre en question.

Carmen avait bien pensé à envoyer une dépêche à son frère ; mais le village où se trouvait le télégraphe était loin du château de Kerlor.

D'autre part la petite gentilhommière de Morgat où s'était réfugié Georges était également à plus de quatre kilomètres du bureau télégraphique ; la dépêche devait être portée par un piéton et ne serait certainement pas arrivée avant les trois voyageuses.

Carmen, qui avait retrouvé sa belle confiance, calculait que l'on serait à Morgat avant six heures de l'après-midi.

\* \*

Georges de Kerlor, après la terrible scène qu'il avait eue avec sa mère, était sorti du château, comme nous l'avons dit.

Il fallait qu'il s'éloignât de ce pays, sans revoir personne, sans dire adieu à sa sœur, sans presser la main de Mlle de Penhoët.

Il serait resté interdit, affolé devant Hélène.

Qui sait s'il ne l'aurait pas saisie dans ses bras et emportée, pour s'en aller avec elle à l'aventure, dans le pays de rêve dont il parlait quelques jours plus tard dans sa lettre à Carmen.

La chère enfant ne devait pas savoir qu'il l'adorait, qu'il mourait pour elle.

Il était inutile de jeter dans le cœur de l'orpheline le remords d'avoir brisé une existence, elle devait tout ignorer.

Sans doute, elle verserait des larmes en apprenant la mort prématurée de Georges ; mais il ne lui avait rien dit ; le suprême aveu ne s'était pas échappé de ses lèvres ; Hélène se demanderait toujours pourquoi Georges s'était tué.

Elle ne serait pas condamnée à porter éternellement son deuil.

La comtesse, malgré ses injustes ressentiments contre cette innocente, ne voudrait pas faire connaître l'affreuse vérité à la jeune fille.

L'orgueil de race s'y opposait d'ailleurs. La fin d'un gentilhomme, du dernier des Kerlor, resterait mystérieuse ; jamais le mot de suicide ne serait prononcé. Dans ces tragiques aventures, on peut compter sur la discrétion, sur la complicité des serviteurs fidèles ; la catastrophe serait attribuée à un accident.

Hélène de Penhoët viendrait apporter des fleurs sur la tombe du malheureux ; elle déplorerait la perte d'un ami, d'un bienfaiteur ; sa vie, à son aurore, ne serait pas empoisonnée.

Qui sait, si plus tard elle ne trouverait pas avec un autre tout le bonheur que Georges aurait tant voulu qu'elle lui dût ?

En invoquant ce problématique avenir, le jeune homme sentit dans son cœur un immense déchirement.

Il ne voulait pas prendre de voiture, ni même monter à cheval ; il s'enfuit éperdu, comme s'il craignait de manquer de forces et d'être tenté de revenir sur ses pas.

Insensible à tout ce qui l'environnait, il marchait comme s'il fuyait une malédiction, comme s'il était condamné à ne jamais s'arrêter.

Les charrettes rentraient des champs ; Georges ne voyait même pas les paysans et les paysannes qui le saluaient.

Son air égaré frappait tout le monde. Quand il fut à quelque distance de Kerlor, on le remarqua moins, parce que le jour commençait à tomber.

Le soleil se couchait dans un lit de nuages pourpres et ses derniers rayons rougissaient la mer, qui semblait rouler des flots de sang.

Mme de Kerlor ne devait pas se tromper en disant le lendemain que Georges s'était rendu à Morgat ; en effet, c'était là, dans cette petite propriété où il avait passé les plus heureux jours de son enfance, que le jeune gentilhomme voulait mourir.

Il était près de sept heures, quand Georges arriva à Recouvrance ; alors, il se produisit en lui une sorte d'apaisement.

Ses idées s'entre-choquaient moins tumultueusement dans son esprit ; il n'éprouvait plus cette sensation de chaos qui tout à l'heure lui brisait le cerveau.

Son cœur semblait se dilater, mais sans lui causer la moindre souffrance ; c'était là, à quelques pas, qu'il avait vu Hélène pour la première fois, dans cette maison de la rue Saint-Donatien.

Il voulait traverser cette rue, comme s'il accomplissait un pèlerinage. Les fenêtres de l'appartement que Mlle de Penhoët occupait le mois précédent étaient ouvertes ; aucun locataire ne l'avait remplacée.

Georges se souvenait de l'orage, qui avait motivé sa première entrevue avec l'orpheline. Aujourd'hui le ciel était très pur ; c'était au fond des âmes que les tempêtes se déchaînaient.

Kerlor passa ; au bout de la rue, il se retourna pour fixer dans ses yeux le décor au milieu duquel avait commencé cette chaste idylle dont la fin devait être si triste, puis il reprit sa marche.

La notion des choses lui revenait progressivement.

Il se dit qu'il ne pouvait se rendre à Morgat ce soir-là.

Il coucherait dans un hôtel à Brest, et le lendemain il prendrait le bateau qui traverse la rade.

Sentant qu'il avait recouvré tout son sang-froid, Georges se félicita de ne plus agir sous le coup de la fièvre.

C'était librement, en pleine possession de ses moyens, sans le moindre vertige qu'il voulait mourir.

Tout à coup une voix l'arracha à ses réflexions :

—Mon cousin de Kerlor !

C'était Mariana qui avait proféré cette exclamation.

Mlle de Sainclair venait de s'acquitter de plusieurs démarches personnelles que nous expliquerons bientôt.

Très affairée, elle se rendait au cours d'Ajot, où elle voulait arriver pour l'heure du dîner, quand elle s'était trouvée face à face avec Georges.

Il faudrait mal connaître la robuste bonne foi du jeune homme pour supposer qu'il avait soupçonné un seul instant Mariana d'avoir

participé en quoi que ce fût au complot qui voulait frapper Hélène et dont il était la victime.

Jamais M. de Kerlor n'aurait cru à une telle perfidie.

Mariana vit tout de suite que la physionomie de son petit-cousin reflétait les traces d'un récent bouleversement, et le cœur de la jolie fille fut inondé d'une âpre jouissance.

—Le coup aurait-il déjà porté ? se demanda-t-elle, tandis qu'errait sur ses lèvres son habituel sourire de sphinx.

Georges la regarda, poussa un soupir et hocha la tête.

—Peut-on vous demander ce que vous faites à Brest, mon cousin ? demanda-t-elle.

Il répondit :

—Une affaire urgente . . . .

—Ah ! Et tout le monde va bien chez vous ? Votre mère ? Carmen ?

—Merci. Tout le monde ! . . . .

—Mlle de Penhoët ?

Le visage de M. de Kerlor se contracta ; le désespoir le plus navrant se lut dans ses yeux : mais il se contraignit.

Il n'avait pas le droit de raconter à Mlle de Sainclair le drame de Kerlor, bien que la petite-cousine eût été la première confidente de son amour.

—Excusez-moi, murmura-t-il, je suis attendu . . . .

Elle voulait en savoir davantage et poursuivit hardiment :

—Vous paraissez préoccupé, mon cher cousin . . . . Auriez-vous un chagrin ?

—Oui, j'en ai . . . . J'en ai un très grand, Mariana . . . . Plus tard vous saurez peut-être . . . . Adieu !

Il lui serra hâtivement la main et s'éloigna.

Mlle de Sainclair n'avait plus besoin de dissimuler son triomphe.

Ses yeux étincelèrent d'une joie diabolique ; elle ne s'était jamais sentie aussi heureuse.

Elle avait été décidément bien inspirée en laissant éclater sa haine devant Mlle Monique Aubierge ; ce n'était pas en vain que cette poche de fiel s'était déchirée ; le mariage de Georges et d'Hélène n'aurait pas lieu ; l'attitude désolée de ce pauvre Kerlor prouvait qu'il venait de se passer quelque chose de grave au château.

La comtesse était prévenue ; elle avait commencé vraisemblablement par chasser l'intrigante dont le triomphe et la présence au château auraient été de courte durée.

Mlle de Sainclair connaissait la rigidité des principes de sa cousine, qui n'avait pas dû hésiter une minute en apprenant le scandale qui menaçait d'éclater.

—Allons ! fit Mariana avec une âpre jouissance, en souriant de nouveau, découvrant ses dents blanches de jeune tigresse, mon œuvre est commencée de la façon la plus brillante . . . . Je la continuerai . . . . C'est bon de se venger ! Mais il faut aller jusqu'au bout.

Le lendemain M. de Kerlor arrivait à Morgat, résolu de s'y enfermer dans la retraite la plus profonde jusqu'au surlendemain. Il s'accordait ce sursis, non pour se laisser la possibilité de revenir sur sa funeste détermination, mais pour vivre avec la pensée d'Hélène pendant ses derniers moments, au milieu de cet asile forestier qui lui rappellerait ses heures fortunées où il n'était qu'un enfant et où il courait à travers ces futaies, ces gaulis, ces ronces enchevêtrées, toute cette luxuriante verdure.

Il passa la journée dans un calme étonnant.

Ses souffrances avaient disparu ; il lui semblait vivre dans une autre atmosphère et il se disait que cette dernière étape, si tranquille, lui faisait présager la paix éternelle, dans laquelle il allait entrer.

Il était bon qu'il se reposât un peu, comme ces passagers qui vont entreprendre une très longue traversée.

Il ne voulut pas écrire immédiatement à Carmen ; il eût ravivé ses blessures saignantes ; et d'ailleurs il entendait s'isoler complètement en ce moment suprême de tout ce qui n'était pas le souvenir de Mlle de Penhoët.

Le jour était revenu ; Georges calcula le nombre d'heures qui lui restaient à vivre.

Il fut étonné que sa vie fût encore si longue ; mais il attendrait jusqu'au moment qu'il s'était assigné.

Il alla se promener dans les bois et revint au pavillon vers midi.

Romain, le vieux serviteur, que la vicomtesse avait relégué à Morgat, pour qu'il y eût moins de fatigue, avait préparé le déjeuner du comte.

M. de Kerlor toucha à peine aux aliments. Il retourna dans une sorte de chaumière agreste, dominant la mer, où il avait fait installer autrefois une petite bibliothèque. Le moment était venu de dire adieu à Carmen.

Il rédigea la lettre que nous avons reproduite, et qui fut mise à la poste par Romain.

Il resta très tard dans sa retraite, laissant flotter ses pensées dans une sorte de brume.

Enveloppé dans le grand silence de la nuit, il regardait le firma-

ment, semblant découvrir pour la première fois les splendeurs d'une nuit estivale.

Ses rêves s'envolaient vers le zénith. Il ne ressentait plus ni haine ni colère contre les gens qui brisaient son bonheur.

Il se détachait des misères terrestres et semblait avoir déjà un pied dans l'éternité.

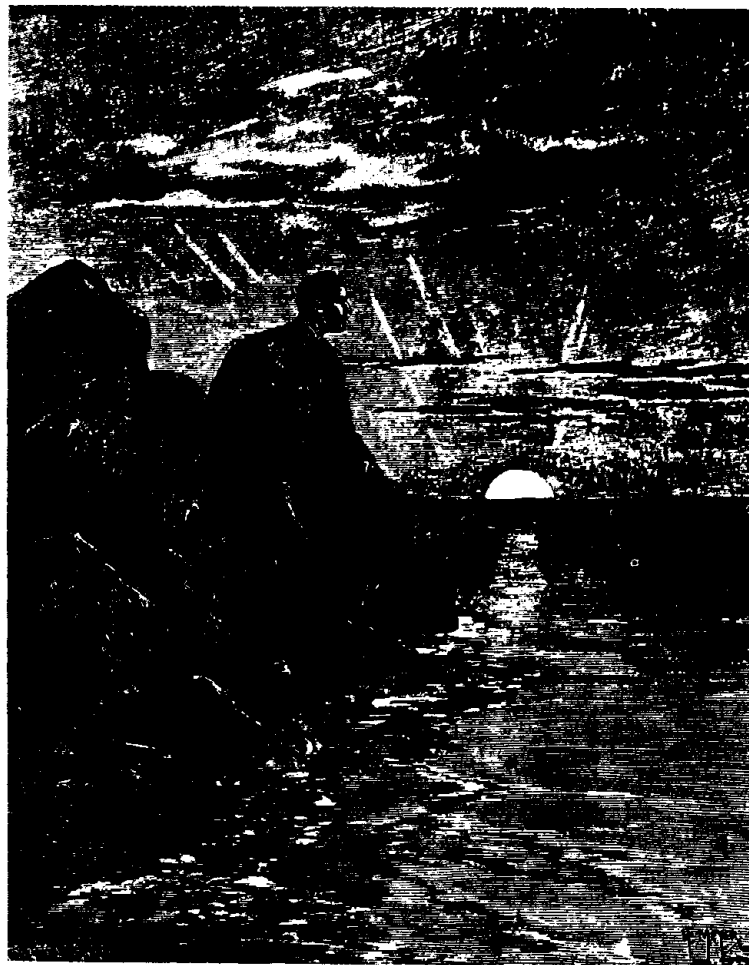
Et pourtant, il n'était pas isolé ; l'ombre d'Hélène était auprès de lui ; les parfums sylvestres qui flottaient autour de lui dans l'air lui rappelaient le souffle léger de la chère enfant ; les étoiles avaient le doux scintillement de son regard, et son charme se retrouvait dans toutes les manifestations mystérieuses de la nature embaumée.

Il s'imaginait entendre, parmi les imperceptibles soupirs des fleurs et des plantes, la voix d'Hélène mélancoliquement affaiblie.

Toutes ces harmonies nocturnes étaient enveloppantes comme de craintives caresses, exquises comme des plaintes d'amour ; elles baignaient son front éclairé par la pâle et sereine clarté qui tombait d'en haut.

Oui, Hélène était partout : dans la brise, dans le murmure de de l'Océan.

Le lendemain matin, M. de Kerlor chargea son revolver avec la tranquillité d'âme d'un soldat qui se sait condamné à mort.



Georges voulut faire ses adieux à l'Océan et se rendit sur la grève. Le soleil se couchait dans une splendeur féérique.—Page 525, col 2

Les heures s'écoulèrent rapidement jusqu'au crépuscule ; Georges voulut faire ses adieux à l'Océan et se rendit sur la grève.

Le soleil se couchait dans une splendeur féérique. Des nuées embrasées formaient des dessins capricieux, dont l'aspect se modifiait suivant la position de l'astre qui s'enfonçait progressivement dans les flots.

Le spectacle dura plus d'un grand quart d'heure ; puis le soleil disparut ; les nuages redevinrent d'une couleur de cendre ; toutes ces magnificences s'étaient évanouies.

M. de Kerlor rentra dans son domaine.

Il murmura :

—Hélène aussi a voulu mourir !

Et il se rappelait les confidences que Carmen lui avait faites. Tous les détails de l'entrevue si émouvante entre sa sœur et l'orpheline lui revenaient à la mémoire avec une incroyable intensité.

—Oui, elle a voulu mourir, répétait-il, d'une voix de rêve . . . . Elle m'a donné l'exemple . . . . L'existence m'est impossible sans elle . . . . Je ne la supporterai pas . . . .

L'heure suprême allait sonner.

.....

La comtesse de Kerlor, sa fille et Hélène de Penhoët se dirigeaient vers Morgat.

On s'imagine les anxiétés de la mère. La malheureuse femme se demandait si elle serait là à temps pour empêcher une catastrophe qu'elle se reprocherait éternellement et dont elle porterait la responsabilité devant les hommes et devant Dieu.

Carmen combattait intrépidement ses angoisses. Elle se refusait à croire que le malheur pourrait être consommé, quand elle arriverait avec sa mère et Hélène pour apporter à son frère adoré la félicité la plus complète.

L'orpheline éprouvait les plus grandes tortures.

Elle, dont les forces avaient été mises quelques jours auparavant à une si terrible épreuve, qui avait repoussé même en face de la mort les offres si désintéressées de maître Nerville, avait eu une défaillance morale, devant l'effroyable situation dont le dénouement menaçait d'être si tragique.

Hélène se blâmait de n'avoir pas eu la force de résister aux prières de Carmen.

A quoi bon avoir reculé devant la suprême délivrance puisqu'il n'allait plus lui rester que cette ressource ?

Si Georges mourait, elle irait le rejoindre promptement dans la tombe.

Marthe Gérard n'avait pu vivre longtemps sans son mari.

Sa fille ne survivrait pas à celui qui l'aimait, et qui voulait se tuer à cause d'elle.

Hélène ne se trouvait pas le droit d'ambitionner le nom de Kerlor, car elle était pauvre ; la comtesse ne l'avait recueillie que par charité ; il ne fallait pas qu'on l'accusât d'une basse intrigue ayant eu pour objet la couronne de comtesse et la fortune du dernier des Kerlor.

Elle craignait des calomnies semblables à celles dont sa pauvre mère avait été victime.

Toute son âme fière se révoltait en pensant qu'on pouvait la soupçonner de menées indignes, de convoitises malsaines, d'ambitions avilissantes.

C'était pour cela que la pauvre enfant, avec sa rectitude impeccable de pensées, avait enfermé son amour au plus profond de son cœur.

Quand elle avait appris que Georges l'adorait, une extase divine l'avait envahie, malgré les affres d'agonie qui devaient la suivre.

Il fallait maintenant qu'elle tentât l'impossible pour que cette mère et cette fille ne fussent pas frappées avec une si implacable cruauté et ne pussent pas lui reprocher leur deuil.

Ainsi que la comtesse, et sans se douter qu'elle s'exprimait comme sa bienfaitrice, un cri jaillissait de sa gorge contractée :

— Tout ! pourvu que Georges vive.

Pendant ce voyage, il était profondément touchant de voir chacune de ces trois femmes essayer de commander à son affolement pour rassurer ses compagnes.

— Il est impossible, s'écriait Carmen, que Georges ne nous attende pas . . . Il me semble que je le vois sur le seuil du cottage, guettant notre arrivée.

Mais toutes trois frémissaient en pensant qu'un retard, un incident, un malentendu pouvaient les laisser face à face avec l'Irréparable.

Le trajet de Kerlor à Brest leur avait semblé d'une insupportable longueur, bien que Toussaint n'eût pas ménagé ses chevaux.

Heureusement, le bateau n'était pas parti ; les trois voyageuses s'embarquèrent.

La traversée ne durait qu'une heure, nous l'avons dit ; mais elle fut encore interminable pour les malheureuses, qui étaient loin de goûter les charmes de cette délicieuse excursion et dont la sombre attitude contrastait avec l'exubérance des touristes, qui prodiguaient leurs cris d'admiration à chaque tour de roue du petit vapeur.

Puis, le débarquement dans l'anse du Fret parut d'une lenteur mortelle.

Un petit retard eut lieu, du reste, motivé par des barques de pêche qui louvoyaient.

Il s'agissait maintenant de prendre la voiture, qui conduit les voyageurs à Morgat ; cette dernière étape, précisément parce qu'elle était la dernière, sembla à la comtesse et aux deux jeunes filles ne devoir jamais finir.

Enfin, elles arrivèrent.

— Mon frère est là ? interrogea Carmen, haletante, en saisissant par le bras le vieux serviteur.

— Oui, mademoiselle, répondit placidement Romain, qui ne se doutait pas que la mort planait sur la maison.

Il ajouta :

— Monsieur le comte est dans son cabinet . . . Je vais aller annoncer . . .

— Inutile, dit Mme de Kerlor, qui, moins ingambe que sa fille, arrivait au bras d'Hélène.

Carmen se précipita vers la bibliothèque ; la porte était fermée. La jeune fille pâlit.

— Enfermé ! murmura-t-elle se tournant vers sa mère.

De l'autre côté . . . dans le jardin ! répliqua celle-ci.

Il y avait, en effet, une seconde entrée, une porte-fenêtre donnant sur le perron, derrière la maison.

Les trois femmes rebroussèrent chemin, en proie à une atroce émotion.

Carmen mit la main sur la poignée qu'elle tourna.

La porte s'ouvrit. Georges écrivait . . . Son revolver était auprès de lui.

Il se retourna en entendant marcher et poussa un cri.

— Carmen ! . . . Et vous ! Vous ! fit-il reconnaissant la comtesse et Hélène.

— Mon fils, dit gravement la mère, je ne veux pas que le dernier descendant des Kerlor finisse par un suicide . . . Je vous amène votre fiancée.

Georges et Hélène se regardèrent transfigurés ; dans leurs yeux passait la joie céleste que personne ne pourra jamais décrire.

Madame de Kerlor dit à l'orpheline :

— Voulez-vous, Mlle de Penhoët, accepter pour époux mon fils, Georges de Kerlor ?

Les deux jeunes gens se tendaient les bras ; ni l'un ni l'autre n'avait la force de proférer une parole.

Carmen s'écria :

— Embrasse-la, mon Georges ! tous deux vous ne trouverez pas de plus éloquente réponse.

Georges et Hélène s'étreignirent et échangèrent leur premier baiser.

Carmen prit doucement sa mère par la main et l'amena près de la table où était la lettre commencée auprès de l'arme chargée.

La mère et la fille lurent ses lignes :

“ Pardonnez-moi, ma mère ! . . . Je ne puis ni désobéir à votre volonté, ni vivre sans la femme que j'aime . . . Il faut donc que je meure . . . ”

La signature manquait. Son sang allait l'y mettre.

La comtesse était devenue plus blanche que sa chevelure d'argent. Hélène se dégagait de la chaste étreinte de son fiancé ; elle regarda la mère qui, domptant son émotion, souriait à travers ses larmes.

— Venez, ma fille ! murmura la douairière.

L'orpheline se laissa aller sur le cœur de la pauvre femme, qui venait de traverser la période la plus effroyable de son existence.

Mlle de Penhoët s'écria :

— Ah ! madame ! Ah ! ma mère ! je vous dois mon bonheur . . . mais, je jure d'être digne de vous, digne de lui !

## XXII

### FIANÇAILLES

Le retour à Kerlor fut un enchantement. Il semblait à la comtesse qu'elle avait fait un rêve pénible et qu'elle renaissait à la vie après avoir été couchée dans le sépulcre.

Carmen pleurait de douces larmes en songeant que c'était à elle que les jeunes gens devaient leur félicité.

Quant à Georges et Hélène, les mains dans les mains, ils paraissaient persuadés qu'ils s'étaient adorés bien avant de se rencontrer et ils ne doutaient pas de l'éternité de leur amour.

Christiern, le grand lévrier suédois, attendait ses maîtres avec la plus visible impatience, à la grille du château ; dès qu'il les avait vus reparaitre, il s'était élancé vers eux, comme si, dans son instinct de bon chien, il avait compris qu'ils avaient échappé à de grands dangers sans qu'il fût là pour les défendre. Ce fut donc lui, ce symbole de fidélité, qui souhaita la bienvenue aux nouveaux fiancés.

Dès qu'on fut rentré au château, la comtesse écrivit à maître Nerville pour le prier de venir sans retard à Kerlor afin d'y apporter son projet de contrat de mariage entre Georges et Hélène.

Mme de Kerlor voulut que son fils offrit à Hélène, comme bague de fiançailles, un anneau, sa propre alliance, qu'elle tira de la cassette qui contenait les bijoux de la famille.

La date du mariage fut fixée par la mère à la fin d'octobre. Les époux quitteraient Kerlor et feraient alors leur voyage de noces.

Mais Georges se récria, sûr de l'assentiment d'Hélène.

Il ne tenait pas le moins du monde à courir l'Europe en compagnie de sa femme ; il voulait, au contraire, que les premiers jours qui succéderaient au mariage fussent passés au milieu de la plus exquise intimité, dans ce château qui avait vu naître son amour.

Hélène approuva son maître, d'un délicieux sourire.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

VOULEZ-VOUS LA SANTÉ

Si votre santé se trouve compromise par un rhume négligé, faites usage du *Baume Rhumal*. Votre guérison est à ce prix. Aucun remède n'a jamais atteint la vogue justifiée de ce spécifique français sans rival.

CHOSSES ET AUTRES

—Cet hiver la mode pour les costumes est aux fantaisies soie et laine, aux tweeds, cheviots, etc. Comme manteaux, les draps bien unis, bordés de fourrures.

—Sur les 3,000,000 de personnes qui habitent la Suisse, un million ont des dépôts à la caisse d'épargne, et la moyenne de ces dépôts est de \$275.

—Les Mormons font de grands efforts de prosélytisme dans la Nouvelle-Zélande. 44 missionnaires mormons y travaillent.

—Saint-Louis, Missouri, possède une église pour chaque 2,800 de population ; New-York, pour chaque 2,468 ; Chicago, pour chaque 2,081 ; Boston, pour chaque 1,600 et Minneapolis, pour chaque 1,054.

—La demeure que Napoléon Bonaparte occupait sur l'île Sainte-Hélène, sert maintenant de grange et la chambre dans laquelle il a rendu le dernier soupir, d'étable.

—On estime que la récolte de blé, en 1897, a atteint 2,250,000,000 boisseaux, soit 170,000,000 boisseaux de moins que l'année dernière, et 426,000,000 de moins que la grande récolte de 1894.

IL N'Y A PAS DE RIVAL

Le remède par excellence pour le rhume, la toux, la grippe, la bronchite, la phthisie incipiente, le *Baume Rhumal* n'a pas de rival pour la rapidité de son action et son efficacité.

—Un homme d'affaires plein d'expérience disait l'autre jour devant nous ces paroles pleines d'actualité :

“ Il n'y a pas eu de temps, à ma connaissance, plus dangereux pour le cultivateur d'abandonner sa ferme pour faire autre chose qu'aujourd'hui. Je ne puis comprendre qu'un cultivateur qui a une famille à élever puisse, dans ce temps-ci, laisser sa terre et choisir l'incertain pour le certain. C'est la plus grande erreur qu'un homme puisse commettre.”

Nous sommes bien de cet avis et nous sommes fermement convaincu que le cultivateur qui veut étudier et profiter de l'expérience des autres, a sur sa terre une mine d'or plus rémunératrice que toutes celles du Klondyke.

HATEZ-VOUS

Hâtez-vous de vous débarrasser avec quelques doses de *Baume Rhumal* le seul remède qui assure la guérison radicale de toutes les affections de la gorge et des poumons.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 15 novembre 1897 : Le général Trochu, gén. Rebillot ; Les élections de 1898 et la démocratie française, marquis de Castellane ; De l'organisation et de la répartition des Consuls français, Z. Marcas ; Chez les Bourbons, prince de Valori ; Deux tableaux, Mme Virg. Demont-Breton ; L'Annam sanglant, A. de Pourville ; Les fouilles du musée Guimet, A. de Flée ; Marine et puissance nationale, Com. Chassériaud ; Une lettre du colonel, lieutenant-gouverneur du Soudan ; La politique intérieure, G. Robert ; Lettre sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam.

La quinzaine : Décentralisation ; Provinces ; Etranger ; Armée ; Colonies ; Critique littéraire ; Critique musicale ; Critique dramatique ; Sciences ; Notes d'art ; Finances ; Bibliographie ; Sports ; Carnet mondain ; Mode.

Bureau : 28, rue de Richelieu, Paris.

MUSIQUE EN CADEAU

Envoyez-nous en une fois les noms et adresses de trois ou plusieurs professeurs de piano ou orgue, avec dix centins en argent, et nous vous enverrons dix morceaux de musique : valses, marches, etc., arrangés pour piano et pour orgue.

Adressez à :  
Popular Music Pub. Co.  
Indianapolis, Ind.

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçu un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agit également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Iniquer ce journal en écrivant : S'adresser à W.-A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

La Banque Ville-Marie

AVIS EST PAR LE PRESENT DONNÉ qu'un dividende de **Trois pour Cent** pour le semestre courant, équivalant à six pour cent par année sur le capital payé de cette institution, a été déclaré et que ce dividende sera payable aux bureaux d'affaires de la Banque en cette ville, le et après le

**MERCREDI, 1er jour de Décembre prochain.**

Les livres de transfert seront fermés du 16e au 30e jour de Novembre prochain, ces deux jours inclus.

Par ordre du Bureau

**W. WEIR,**  
Président et gérant général.  
Montréal, 19 Octobre 1897.

Coupon-Prime de Généreux & Cie

Toute personne qui détachera ce **COUPON-PRIME**, et nous l'adressera accompagné de **15 cts** en argent ou **Timbre-poste**, recevra par le retour de la maille une jolie cravate, se vendant couramment **35 cts**.

Coupon-Prime de Généreux & Cie  
227, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

Nom.....  
Adresse.....  
Quantité de cravates..... Montant inclus.....  
à 15 cts \$.....

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS,** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. Mentionnez ce Journal.

60 YEARS' EXPERIENCE PATENTS TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS ETC.

Persons sending a sketch and description may obtain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

**Scientific American.**  
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers. **MUNN & Co.** 361 Broadway, New York Branch Office, 626 F St., Washington, D. C.

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer  
**VALEUR DE PLACEMENT**  
**ACHETÉS ET VENDUS**

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussimis.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

**R. WILSON SMITH,**

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL  
Achète des débiteures et autres valeurs désirables.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.  
Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

ARCHAMBAULT & BELIVEAU

LIBRAIRES-PAPETIERS

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agents généraux pour le "Nouveau Cours Canadien d'écriture Druite," par J. Ahern.

**Un PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
de l'ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPEÏT  
FIEVRES - ÉPUÏSEMENT etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
Liquides, dépuratives, reconstituantes, 2 fr.  
Ph<sup>o</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Points, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

**L'APRÈS-MIDI**  
**Photographes**  
No 360 RUE ST DENIS  
TÉL. BELL 7283. MONTRÉAL  
- MARCHAND 843 P.Q.

“La Presse”  
Tout le monde lit le grand journal, parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.  
Le plus grand tirage du Canada, sans exception.  
PLUS DE  
**54,000**  
PAR JOUR

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,  
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES :: MODERNES

U. PERREAU

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Avez-vous besoin d'une montre ?

Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux : Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magiquement gravée, la boîte luecher est gravée, la couche d'or est épaisse. Ne s'use pas. Grands pour dames ou messieurs.—Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner : si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la ; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50 ; ce n'est que juste.

L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La coupe d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.  
334 Dearborn St., Chicago.

3.95  
14k  
ROYAL MANUFACTURING CO.  
334 DEARBORN ST., CHICAGO

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

G.-A. Nantel  
Éditeur-Propriétaire

J.-A. Caron  
Administrateur.



**BON MARCHÉ  
INCOMPARABLE**

CHEZ

**E. LEPAGE & Cie**

COIN DES RUES

**St-Laurent et Duluth**

**Etoffes à Robes**

Cachemire noir fini Henrietta, valant 75c. Spécial, 49c.

Cachemire fleuri noir, valant 50c. Spécial, 25c.

Etoffes pour costumes double largeur, valant 25c. Spécial, 9½c.

Serge nuancée shot, vendue 35c ; tant qu'il y en aura, 11½c.

Un bel assortiment de velveteen noir, couleurs, de 20c en montant.

Un grand lot de batiste et de braid de toutes couleurs, à de très bas prix.

**Indiennes, Mousselines, Etc.**

Coton carreauté américain, valant 6c. Spécial, 4c.

Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.

Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.

Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.

Toile à rouleau, carreaütée, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.

Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.

Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

**Jobs Spéciaux**

Orsillers pour sofas, valant 75c. Spécial, 19c.

25 robes en mousseline brodée, pour enfants de 3 à 6 ans, de \$3.75. Spécial, 70 cents.

Capelines en mousseline pour bébés, valant de 50 à 75c. Spécial, 15c.

Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.

Chapeaux garnis, valant de \$3 à \$5. Spécial, 29 cents.

Un grand lot de chapeaux de paille, pour rien, à 5, 10, 15 cents.

Sailors valant 50 cents, pour 15 cents.

Frillings et chiffons, meilleur marché que les prix de la manufacture.

Pommes sèches, valant 7c, pour 2½c

**EPICERIES**

Poudre à pâte Océan, 13c, pour 5c.

Fèves vertes, 10c, pour 5c.

Vernis pour poêle, 10c, pour 5c.

Sucre brun, 2 heures par jour, 2½c.

Sucre granulé, 2 heures par jour, 3½c.

Farine d'avoine roulée, 5c, pour 2½c.

Blé-d'inde sucré, 7c, pour 5c.

Tomates, quantité limitée, 9c, pour 6½c.

Savon castille, valant 5c, pour 2½c.

**SPECIAL**

Balais, 2 cordes, de 10c, pour 6c.

Boiler No 9, 75c, pour 33c.

Cuiller à pot, de 8c, pour 4c.

Terrines à lait, de 6c, pour 3c.

Assiettes, de 5c, pour 2c

Porte-peignes, de 10c, pour 4c.

Lavettes, de 6c, pour 3c.

Brosses à plancher, de 10c pour 5c.

Verres à bière, de 8c, pour 4c.

Lampe complète de 35c, pour 19c.

Assiettes à beurre en cristal, 2c.

Plats à mains, de 15c, pour 7c.

Porte-pousière, de 10c, pour 5c.

**E. LEPAGE & CIE,**

949-951-953-955 rue St-Laurent.

**Un bienfait pour le beau sexe**



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$ .00 ; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puisseance :

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



**Faussees dents  
SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

**J. G. A. GENDREAU, Dentiste,**

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2919.

1923 80-11-07

LIQUEURS ET BEVÉES VÉGÉTALES

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

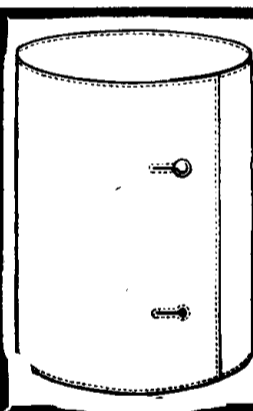
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)**

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.



**Nouveautés...**

Chapeaux.

Parapluies

Cravates,

Corps et

Gants,

Caleçons

Fourrures, etc.

**CHEMISES SUR MESURE**

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

**Buvez l'Eau du Re collet**

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales.

On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicier. Echantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

**LA NOUVELLE REVUE**

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	Un an	6 mois	3 mois
	Départements	50f	26f	14f
	Etranger	56f	29f	15f
			62f	32f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Étranger.

**F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.**

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les lundis.

**S. Carsley & Cie**

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

**Exposition Orientale**

Venez voir l'exposition orientale. Les dames et les messieurs disent que les articles qui y sont exposés sont aussi beaux que ceux que l'on voit à Londres, à Paris ou à New-York. Les prix sont excessivement bas comparés à ceux des autres magasins.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

**Vêtements d'enfants**

Robes garnies en dentelles et en velours pour enfants, de \$2.50 à \$6.75.

Manteaux en tweed et en beaver, pour enfants, de \$5.40 à \$13.50.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

**Jupes de Robes pour Dames**

Jupes de robes noires et de couleur, pour dames, de \$2.70 à \$13.00.

Jupes de soies noire fleurie, pour dames, de \$8.50 à \$16.00.

**Vêtements pour petits garçons**

Pour cadeaux de Noël

Des milliers d'habillements, pardessus, ulsters, reefer, pardessus-couverte, etc., pour petits garçons, faite spécialement pour Noël.

Habillements de tweeds, deux morceaux, pour petits garçons, depuis \$1.35.

Habillements Norfolk, deux morceaux pour petits garçons, depuis \$1.30.

**Gilets de Dames**

Nouveaux gilets en drap noir et de couleurs, pour dames, de \$2.75 à \$35.00

Gilets-brousse russes, pour dames, de \$9.75 à \$37.00.

**Collerettes doublées en fourrures**

Collerettes en drap box noire et de couleur, doublées en Kalonga et taillées amples, collet de tempête haut en Opossum noir, pour Dames, \$15.00.

Très belles Collerettes en drap box français noir, doublées d'Ecureuil gris, collet de tempête et garnies tout autour de Martre de l'Alaska, pour Dame, \$52.00.

1200 magnifiques fleurs en soie et en velours avec jolies feuillage vert ordinairement vendues 20c. Notre prix spécial 10c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame